

Christophe Léon

07 82 19 97 78

christophe@christophe-leon.fr

www.christophe-leon.fr

LE TRÔNE ET L'ÊTRE

Histoire familiale des grands soulagements

*C'est l'un des plus beaux objets que l'industrie ait
fabriqués. Là se révèlent toutes les courbes sensuelles
de la divine face humaine...*

Le Corbusier

Prologue

Pâle, coincé, trois murs pour tout horizon, lumière blafarde qui dégouline du vasistas, lumière d'hôpital, maigre, coupante, qui ne réchauffe rien. Jacob, il fait genre, il fait clean, il fait design. Lisse comme une promesse de lendemain sans tache, brillant comme un sou neuf, il renvoie les reflets du matin, des lignes droites, des angles nets, rien qui déborde, rien qui vit vraiment. C'est propre, trop propre, ça sent la javel, la peur du désordre, la trouille de l'accident. Ses courbes, elles se plient, elles s'adaptent, elles épousent l'espace comme une maîtresse docile, elles font croire que la vie peut être simple, sans bavure, sans accroc. Sur Jacob, tout glisse, tout s'écoule, tout s'oublie. L'eau, les mains, les souvenirs. Ça murmure, ça chuchote, ça ne fait pas de vague. La routine coule, invisible, discrète, comme un filet de sang sous un pansement. La technique, on la planque, on l'enfouit sous la surface, sous l'émail, sous le vernis. Le vrai boulot, il se fait dans l'ombre, dans les tuyaux, dans le ventre du monstre. Tout devient ombre, tout devient aquarium, lumière trouble, chaleur qui stagne, odeur de cuivre et de savon froid. Le silence s'installe, la solitude suinte, l'ennui colle aux parois. Quand il est seul, déserté, que le bruit s'est tiré, que les gestes se font rares, Jacob se la raconte. Il

fantasme qu'il est plus qu'un trône, plus qu'un objet, plus qu'un morceau de toilettes. Il se prend pour une sculpture, une œuvre, une rencontre improbable entre l'utile et le beau, entre le geste et la grâce. Il voudrait toucher à la poésie, à la magie, à l'éternité. Mais il n'est qu'un Jacob, coincé là, à attendre qu'on vienne lui confier la crasse du monde, à attendre les mains, les visages, les confidences du matin. Un Jacob, blanc, froid, à sa place, à sa peine, à sa solitude.

Rien d'autre.

UN

Jean a punaisé sur la porte un carré de tissu, soixante-cinq sur soixante-cinq, pas un poil de plus, pas un de moins. Un vieux bout de coton, une taie d'oreiller échappée du fond du panier à linge, blanchie jusqu'à l'os par des lessives trop chaudes, criblée de petits trous, fatiguée, mais increvable, bonne à tout, surtout à rien. C'est Yvon, l'aîné, qui l'a piquée, la taie, la trouvant là, oubliée, la transformant en toile, ou du moins en ce qu'il imagine être une toile. Un soir, il a déboulé dans la cuisine, les yeux en vrille, la tête en puzzle, tubes de peinture à la main, prêt à refaire le monde entre le grille-pain et la bouteille d'huile d'olive, la radio *Nostalgie*, la station préférée du père, qui crache du vieux rock, la lumière blafarde qui fait danser les miettes sur la table comme des lucioles ivres. Il a tartiné, épais, sans pitié, l'huile qui poisse, qui ne sèche jamais, des couches et des couches, des couleurs sales, jaune pisse, marron mégot, vert moisissure, des couleurs de pluie, de caniveau, de fin de fête, des couleurs qui sentent le lendemain, des couleurs qui rampent sur la toile comme des limaces philosophes. Il a peint un bouddha, ou un machin qui s'en approche, un truc joufflu, assis en tailleur, cigare planté dans la bouche, profil chauve, l'air renfrogné comme un patron de PMU à minuit moins cinq, les yeux déjà fermés sur la caisse, ou peut-être ouverts sur un cirque invisible où dansent des éléphants en pyjama rayé. Yvon, il a

appelé ça *PEINTURE I*, en majuscules, comme s'il lançait une collection ou signait un chef-d'œuvre. Il répétait « œuvre, œuvre, œuvre », à l'instar d'un illettré qui vient d'apprendre un gros mot et qui veut le placer partout ou bien un perroquet qui aurait avalé un dictionnaire. Il voulait qu'on admire, qu'on s'incline, qu'on se taise, qu'on le regarde, lui, le génie, un vrai, un qui a la rage et la lumière au bout des doigts, sous les ongles, prête à exploser en feux d'artifice silencieux. Jean, il a rien dit. Il a pris le carré de tissu, il l'a punaisé sur la porte de mon cabinet, sans un mot. Yvon, il a vu ça, il a tiré la gueule, il a demandé pourquoi son « œuvre » finissait là, au royaume des parfums forts et des lectures express, là où on va pour oublier le monde, pas pour le regarder en face, là où les pensées font la queue indienne pour sauter dans le vide. Jean a haussé les épaules, il a lâché un « Ça aidera... », un peu gras, un peu sale, avec ce sourire de travers, ce truc de mec qui a trop vécu pour se fier à la beauté et qui a vu la Joconde se brosser les dents dans un lavabo bouché. Blague de vestiaire, blague de gars, blague de père, qui fait mal, qui gratte, qui laisse des traces, griffures de chat sur le cuir d'un fauteuil oublié. Yvon a encaissé, les joues rouges, vexé, un même à qui on refuse le dessert, mais au fond, ça l'a piqué à vif, ça l'a rendu bilieux et plus décidé. Il s'est juré de devenir célèbre, de faire la une, rien que pour emmerder son vieux, pour lui coller son nom dans la gorge, une arête de poisson, un truc qui coince et qui fait tousser, une plume d'autruche plantée dans un melon d'eau. Il a juré de

leur balancer son succès à la gueule, de repeindre la maison avec ses toiles, de transformer mon cabinet en musée où les visiteurs entreraient à reculons, la tête à l'envers, les poches pleines de cailloux. Depuis, la *PEINTURE* / parade sur la porte, craquelée, poisseuse, indifférente aux regards, aux moqueries, aux odeurs d'urine, de javel, de souvenirs qui s'évaporent, des bulles de savon dans un courant d'air. Peut-être qu'un jour, un type bourré, un visiteur égaré, posera les yeux dessus, se demandera ce que ça fout là. Peut-être que personne ne verra jamais rien, que tout finira dans une benne, avec les souvenirs, les rancunes, des chiffons sales et qu'un pigeon viendra pondre un œuf carré juste à côté. Peut-être qu'un matin, la porte changera, la toile partira, et personne ne s'en souviendra, sauf moi. Oui, moi, que cette toile n'aide en rien. Seulement à me rappeler que l'art, parfois, c'est une histoire de famille, de rancune, d'illusions écrasées sous le poids du quotidien, de portes qu'on ferme à double tour, pendant que les mirages grignotent les serrures. Un carré de coton, un carré de vie, un carré de rien qui attend son heure ou sa fin ou le passage d'une girafe invisible chaussée de bottes en caoutchouc.

*

Mon cabinet, c'est pas Versailles, ni le bureau d'un psy, encore moins la tanière d'un avocat. Juste un recoin au fond d'un couloir, une porte qui grince

comme un oiseau mécanique, carrelage glacé, odeur de savon râpé et de poudre à récurer, la vraie, celle qui mord les narines et ne trompe personne. Ici, pas question de refaire le monde, ni de se regarder dans le blanc des yeux, ni de philosopher sur la condition humaine. On vient parce qu'on n'a pas le choix, parce que la nature commande, parce que la vie c'est ça : des urgences, des besoins, des trucs à jeter, à oublier, à évacuer, des rêves trop lourds pour les poches.

Contre le mur, un porte-revues en bois, fatigué, gondolé par l'humidité, les fesses mouillées, les années qui passent, et la mémoire, vieux pull, qui s'effiloche. Dedans, des magazines qui tiennent debout par miracle, des fossiles, pages cornées, tachées, collées, vestiges d'un temps où lire aux toilettes c'était un luxe, un moment à soi, une pause volée au chaos, une parenthèse où les mots dansaient la gigue sur le papier. *Notre Temps* pour Louis, le grand-père, la jambe en moins, la prothèse qui claque sur le carrelage, un métronome bancal, il lit pour se rappeler qu'il est vivant, même si c'est un article sur l'arthrose ou la retraite, ou pour suivre les aventures d'une mouche coincée entre deux pages. *Tuning Magazine* pour Jean, le père, obsédé par les bagnoles, les chromes, les jantes qui brillent plus que ses idées, moteurs qui vrombissent plus fort que son cœur, et parfois, la nuit, il fantasme qu'il conduit une voiture en fromage fondu sur une autoroute de réglisse. *Beaux Arts Magazine* pour Yvon, le fils, qui

rêve de Paris, de galeries, de vernissages, de mondanités, mais qui s'essuie avec du triple épaisseur parfum prairie en imaginant que chaque feuille est une invitation à la Biennale de Venise. *Elle* pour Josepha, la mère, qui ne lit que les recettes, histoire de changer le menu, histoire de changer enfin quelque chose, n'importe quoi, même le sens du vent. *Science & Vie Junior* pour Cloé, la petite, qui se prend pour une intello, qui veut comprendre la vie, mais pige que dalle à la mécanique des fluides, ni à la mécanique des familles, ni à la façon dont l'imagination se coince souvent dans les canalisations.

Au plafond, suspendue dans un vieux macramé défraîchi, une plante grasse, *Sansevieria ballyi*, *langue de belle-mère*, qu'ils disent. C'est Josepha qui l'a choisie, clin d'œil à Jocelyne, la vraie belle-mère, celle qui débarque, repart, laisse derrière elle un parfum de fuite, une traînée d'air, une aérocolie chronique, pas sa faute, paraît-il, c'est le transit, c'est l'âge ou la trace d'un nuage qui ne veut pas pleuvoir. Elle vient, elle repart, elle abandonne toujours un peu d'elle, des miettes de présence, des miettes de silence. Sur la chasse, une bombe aérosol pêche-vanille. Josepha s'en gave, est persuadée que ça efface les empreintes, les souvenirs, les relents de la veille, les mots qui puent, les gestes qui dérapent, les regrets qui s'accrochent aux murs, chauves-souris insomniaques. Personne n'est dupe, sauf elle. Jocelyne, quand elle passe et qu'elle vide la bombe

dans l'intention absurde de dissoudre la famille dans le parfum chimique, de ruiner sa belle-fille à coups de pschitt dans l'espoir de tout effacer, repeindre l'air en couleur bonbon et faire croire que la vie sent la confiture. Et puis, clou du spectacle, sur le mur de gauche, l'armoire à pharmacie. Bois de chêne, polonais, deux portes vitrées qui te renvoient ta tronche quand tu t'assois, pantalon sur les chevilles, dignité en berne, regard fuyant. Dedans, de quoi survivre : pansements, désinfectant, la réserve de somnifères, *Stilnox*, *Imovane*, *Havlane*, les friandises pour dormir, pour oublier, pour tenir jusqu'au lendemain, pour voyager sans bouger, pour flotter au-dessus des eaux usées. Les serviettes hygiéniques, les tampons, le triple épaisseur parfum prairie, évidemment, pour les jours de tempête, pour les jours où tout déborde, où la vie bave à côté.

Je pourrais te parler du dérouleur mural en acier chromé de la tablette branlante où tu poses tes clés, ton livre, ton paquet de clopes, mais à quoi bon. J'ai pas envie de t'endormir avec la liste des accessoires, ni de m'étendre sur l'abattant à tête de lion aux yeux fous, acheté chez *Gifi* par Cloé et Josepha, une virée mère-fille, un caprice en plastique qui finit en couvre-chef pour les forfaits mal assumés, les fautes qu'on cache, les fautes inavouées qu'on enterre pareils à des trésors dans un coffre sans fond. Je pourrais te décrire le papier peint, des coquelicots couleur abricot, une idée de Josepha, une hérésie pour Jean qui voulait du rouge, du vrai, pas ce truc de magazine

people, pas ce truc qui fait semblant d'être gai, qui fait semblant d'être une prairie alors qu'on est dans un aquarium. Je pourrais aussi toucher deux mots de l'attrape-rêve qui pendouille à la poignée de la porte, cadeau de Cloé à Josepha, bricolé autrefois en CP et conservé religieusement, plumes arrachées à un pigeon découpé par un chat dans la cour de récré, souvenir d'une maîtresse qui voulait éclairer le monde avec trois bouts de ficelle, trois bouts de ciel.

Voilà. J'en dis pas plus. J'ai pas envie de m'attarder sur la misère des détails. On va passer à la suite, à l'histoire, la vraie, celle qui schlingue un peu. La famille, c'est ça : mon cabinet, trois murs, des odeurs, des souvenirs qui poissent, et la tragédie planquée derrière la porte, déguisée en papillon de nuit. On jure qu'on vient ici pour se vider, mais c'est le contraire. On s'encombre, on s'alourdit, on s'empoisonne à force de vouloir tout contenir, tout retenir. La famille, c'est une chasse d'eau qui fuit, un parfum qui ne masque rien, une porte qu'on ferme sans jamais pouvoir la verrouiller tout à fait, et derrière le monde la tête en bas, les pieds dans les nuages.

DEUX

Une heure du mat' passée. Louis rapplique. On l'entend venir de loin, Louis, le grand-père, le survivant, le boulet, la pièce rapportée qu'on n'arrive pas à rendre, la pièce de puzzle qui refuse de s'emboîter ou alors de travers, à l'envers. Ça commence par le crissement du caoutchouc de sa canne anglaise sur le parquet du couloir, là où les lattes baillent, grincent, protestent, comme si la maison elle-même voulait le foutre dehors, expulser cet ectoplasme qui refuse de crever, ce spectre en pyjama rayé, roi déchu d'un royaume de poussière. Louis ne met jamais sa prothèse la nuit, trop la flemme, trop la douleur, alors il traîne la patte, le chausson anti-dérapant qui racle, le souffle court, l'odeur de vieux qui flotte avant lui, sueur rance de médicament, vieux draps pas assez souvent changés, un parfum de fin de course, de grenier oublié. Sous la porte, la lumière s'infiltré, bande blanche qui s'élargit, projecteur d'interrogatoire, oui, Louis, pourquoi il s'accroche ? Pourquoi il ne lâche pas prise ? Il avance, front bardé d'une lampe LED, mine de mineur en mission, zombie de film d'horreur, *Boris Karloff* version discount, la momie ou, pire, un mort-vivant qui cherche sa place dans le décor, qui refuse de crever, qui s'arc-boute à la vie, un morpion à sa couille, une moule à son rocher. Depuis l'accident, Louis, c'est l'âme-en-peine de la maison. Sa femme, Lucette, l'a précédé d'une année, foudroyée par un

AVC, la délivrance, le coup de grâce. Trois ans auparavant, c'est un camion-benne qui lui a roulé dessus, trente tonnes de gravats, centre-ville, chantier, Louis traversait n'importe où, trop pressé, trop petit pour qu'on le voie, le genre de mec que la vie oublie sur le trottoir, une silhouette transparente, un homme-ombre. Le camion lui a broyé la jambe droite, tibia et fibula en purée, le chauffeur a rien capté avant qu'une nana ne hurle. À sa décharge, Louis, c'est pas un géant, un mètre soixante tout mouillé, la discrétion incarnée, sauf quand il râle. Résultat : ils ont coupé sous le genou, pas le choix, et après la rééducation, la prothèse et le retour à la maison. Sauf que la maison et sa routine, c'était Lucette qui la tenait, et Lucette, elle avait déjà la tête ailleurs, le cœur aussi, avec un danseur de tango, cheveux teints, patchouli, rendez-vous platonique deux fois par semaine, sauf l'été. Louis, lui, il sentait la pisse et la fin de règne, il l'appelait « radasse » ou « vieille peau », jamais un mot gentil, pas une caresse, des grognements, des ordres, des insultes. Lucette aurait préféré que le trente tonnes lui écrase sa sale caboche, histoire de régler le problème à la source, mais la vie c'est pas le loto. Louis est revenu, plus mauvais que jamais, la jambe en moins, le caractère en plus. Trois ans de purgatoire pour Lucette, à supporter les grognements et les vacheries, jusqu'à ce que sa tête implose et son cœur lâche. Elle avait pourtant proposé à son Argentin de pacotille de lui filer un coup de main pour supprimer le mari, entre deux pas de tango. Il avait rigolé, genre

: « T'es marrante, toi », mais il avait pas mordu. Dommage, aurait dit Lucette, oui, dommage pour tout le monde. Après son enterrement, la question s'est posée : qu'est-ce qu'on fait du vieux ? Il savait rien faire, Louis, sauf râler, sauf s'incruster. Josepha, sa fille, a pas eu le choix, elle l'a rapatrié, à contre-cœur, mais la famille c'est la famille, paraît-il. Jean, le gendre, a insulté, menacé, il pouvait pas blairer Louis, et c'était réciproque. Pour Louis, Jean, c'est un moins que rien, agent d'entretien, gueule d'enterrement, conversation de poisson rouge, la nullité incarnée. Les repas de famille, c'était la guerre froide, chacun dans son coin, les regards qui tuent, les mots qui blessent, les silences qui pèsent, lourds comme des enclumes posées sur des oreillers en plume de corbeau. Mais Josepha avait eu l'argument massue : « Si on le fout en maison de retraite, on y laisse la baraque, la nôtre, la sienne, et on finit sous les ponts. » Jean a plié, la rage au ventre, la honte aussi, parce que la pauvreté ça se discute pas, ça s'avale, c'est un noyau de cerise, une pilule de travers. Depuis, Louis squatte le rez-de-chaussée, dans l'ancien débarras, devenu chambrette de fin de parcours, il pèse sur la famille comme un couvercle de fonte, comme une malédiction, comme un rappel que la vieillesse c'est pas une retraite, c'est une punition, une attente et une agonie à rallonge, un sablier qui coule à l'envers et des grains de sable qui remontent dans la gorge.

Voilà. Chaque nuit, Louis hante le couloir, lampe frontale vissée au crâne, traînant sa carcasse, sa

neurasthénie et sa vieillesse qui sent le renfermé et claque du caoutchouc. On espère que ça va finir, mais la vieillesse s'incrute, refuse de lâcher prise, c'est une chanson qu'on n'arrive pas à oublier, une tache d'encre sur le drap blanc du matin. Louis, c'est l'avenir, le nôtre, le leur, un cauchemar en pantoufles, une leçon de ténacité, ou d'acharnement, ou de dégoût, va savoir. Ou alors un vieux clown triste, perdu dans la nuit, qui cherche la sortie, lampe au front, cœur à la renverse, et qui chaque soir recommence la traversée du couloir et traverse un mirage qui refuse de s'évanouir.

*

Louis clopine jusqu'à mon cabinet. Main gauche sur la poignée de la porte, il appuie, pousse, entre sans un bruit, sans un mot. Il n'allume pas. Sa lampe frontale suffit, faisceau blafard qui découpe le carrelage, m'éclaire à la manière d'une scène de crime, contours nets, ombres infâmes, le genre de lumière qui ne pardonne rien, qui souligne chaque tache, chaque fissure, chaque ride du monde et de la peau, chaque souvenir fossilisé dans la faïence. Louis referme derrière lui, soupire, un râle de phoque, de vieux moteur qui cale, de baleine échouée sur un tapis de coquelicots couleur abricot, la gueule pleine de sel et d'amertume. La vieillesse, c'est pas une image, c'est un naufrage, un vrai, un radeau de fortune qui prend l'eau, une arche de Noé pour

souvenirs naufragés. On le dit, on le répète, ça fait marrer les jeunes, mais chez Louis, c'est du concret, du palpable, du béton armé dans les os, du goudron dans les veines. Il le sent dans sa chair, dans le souffle qui manque, dans ses artères qui s'obstruent, péages de fin de vie, départ définitif en vacances, sans billet retour. Josepha, sa fille, elle compte les soirs, elle se dit que ça finira bien par finir. Jean, le gendre, il râle, il peste, il compte les jours, il appelle la paix, le silence, une maison sans vieux, un jardin sans taupes, un ciel sans nuages. Les enfants, le grand Yvon 20 ans, la benjamine Cloé 13 ans, eux, ils s'en foutent, ils passent, ils zappent, ils vivent ailleurs, ils ont l'insouciance, la vitesse, la vie devant eux, sur un tapis roulant de lumière. On est naïfs à ces âges-là.

Louis, il sort son machin, tout fripé, tout mou, essaie de pisser. La prostate, c'est un étau, ça serre, ça brûle, ça sort pas, ou alors au compte-gouttes, la douleur en prime, l'humiliation, un peu, beaucoup. Il s'y prend à deux mains, ou presque, une pour la canne, l'autre pour la braguette, équilibre de funambule, peur de finir le froc sur la cheville, ridicule, coincé, à appeler à l'aide, à supplier qu'on vienne le ramasser, spectacle lamentable, dernier acte d'un roi déchu, clown triste sous les projecteurs d'une salle vide. Il pense à Lucette, à sa façon de claquer la porte, de lever les yeux au ciel, de dire «T'es chiant, papa», et ça lui manque, même ça, même les engueulades, même les silences bourrés de

reproches, même les éclats de voix qui rebondissent sur les murs, balles de ping-pong en caoutchouc mou. Il fixe le mur, le papier peint à coquelicots, la bombe pêche-vanille sur la chasse, la plante grasse au plafond, tout ce décor bricolé, rafistolé, qui n'a jamais été à lui, théâtre d'ombres et de senteurs chimiques, musée des vies minuscules. Il se dit qu'il est de trop, qu'il a toujours été de trop, même avant l'accident, même avant la jambe en moins. Il se souvient de ses vingt ans, le corps droit, les mains solides, la tête pleine de colère, la bonne, celle qui fait avancer, qui fait pousser des ailes sous les bras, des moteurs sous les talons. Il se revoit à gueuler, à se battre, à se figurer qu'il allait tout bouffer, tout changer, avaler le monde comme une pastille de menthe. Il se revoit avec Lucette, les débuts, la tendresse maladroite, les promesses, les rires, les danses, la vie qui semblait large, possible, ouverte, gratis, une autoroute sans fin. Et puis, tout s'est rétréci. Les années, sa fille, Josepha, le boulot, la fatigue, la jambe broyée, le camion, la douleur, la prothèse, la dépendance. Lucette qui s'éloigne, le cœur ailleurs, les mots durs, les silences. La mort qui rôde, qui finit par gagner, mais pas pour lui. Lui, il reste, il s'enlise, il pourrit sur pied, il râle et il emmerde son monde, c'est sa façon de survivre, de dire qu'il est présent, qu'il existe, même si c'est pour rien, même si c'est contre tous, même si c'est juste pour faire du bruit. Louis, c'est un réveil oublié sous l'oreiller. Il ferme les yeux, il se dit que demain, ce sera pareil, le même cirque, la même dégradation, la même solitude. Il se dit que c'est ça

vieillir : perdre, survivre à des souvenirs qui s'effacent, à des gestes qui ne servent plus à rien, à des mots qui s'effritent comme du pain rassis. Il se dit qu'il aimerait bien partir, mais il n'a pas le mode d'emploi, le ticket d'or, la clé des songes. Et pendant qu'il lutte, pendant que la nuit s'étire, pendant que la maison retient son souffle, on va pas le regarder se ridiculiser, non. On va en profiter pour rembobiner la bande. Faut comprendre d'où il vient, Louis. Pourquoi il est comme ça, pourquoi il traîne sa sale humeur de vieux chien galeux. Faut remonter, loin, très loin. Retour aux vingt ans. Avant la casse, avant la prothèse. Il était jeune, Louis. Il avait la vie devant lui, la force dans les bras, la fleur à la bouche comme d'autres l'ont eu au fusil et se sont bien fait baiser. Il croyait à l'amour, à la justice, à la famille. Il croyait qu'on pouvait tout réparer, construire, recommencer. Il croyait que Lucette l'aimait, que Josepha l'admirerait, que la vie aurait un goût de pain chaud, de vin rouge et de dimanche au soleil, que le bonheur poussait dans les pots de fleurs, entre les coquelicots abricot et les rêves en plastique. Il croyait... et puis il a vieilli. Il a perdu. Il s'est attaché à des gestes qui ne servent plus à rien. Il a fini par comprendre que la vieillesse c'est une noyade, une vraie, sans secours, sans témoin, une mer sans rivage.

Louis rouvre les yeux, il regarde autour de lui, il se dit que la nuit est longue, que la vie est courte, que demain ce sera pareil, le même cirque, la même solitude. Il se dit qu'il aimerait bien partir, mais il n'a

plus la force. Alors il saccage ce qu'il y a à saccager, ce qui est à sa portée. C'est sa façon de subsister, d'affirmer qu'il est là, qu'il existe, même si c'est pour rien, même si c'est pour faire trembler les murs, même si c'est pour découper la nuit avec un couteau à beurre noir.

*

Mai 68, c'est la fête, la révolution, la jeunesse s'invente un avenir en papier crépon, éructe des slogans en sucre filé, des pavés poussent dans les bacs à fleurs. Louis, lui, il regarde ça de loin, du très loin. C'est un train de nuit qui passe, ne s'arrête pas, siffle à peine, un serpent noir qui avale les gares et recrachera les villes en cubes de *Rubik's*. Des études, il en a connu que la cour, la cloche, les coups de règle, les mains sales, l'encre violette sur les phalanges, les genoux râpés, les cauchemars coincés dans les trous des poches. L'école, c'était pour les autres, les fils de notaires, les mômes qui savaient lire avant d'avoir des dents. Lui, il a appris à compter sur ses doigts, à fermer sa gueule, à rentrer les épaules, à disparaître dans la tapisserie. L'armée, même combat. Exempté, pieds plats, démarche de canard, merci la génétique, merci les ancêtres, merci les panards qui refusent de marcher droit dans les rangs. Pas de treillis, pas de chambrée, pas de virilité partagée autour d'un paquet de Gauloises. À la place, le boulot, les ongles cassés, la paie au lance-pierre, le

temps vieux drap qui s'effiloche. Louis bosse. Apprenti horloger, sept mois qu'il lime, qu'il règle des montres pour des clients qui sentent la naphtaline, la pluie, la résignation, et qui n'ont pas les moyens d'en changer. Il apprend à remonter le temps, à ouvrir les boîtiers, à souffler sur les aiguilles, à ne pas éternuer sur les ressorts, à retenir son souffle comme on retient la mer. Mais pour lui le temps est déjà usé avant d'avoir servi, une montre molle à la Dali, une spirale qui s'enroule sur elle-même et finit par se mordre la queue. Il regarde les montres, il pense à la sienne, à sa vie qui file, à l'avenir qui ressemble à un cadran sans chiffres, sans aiguilles, une brume où flottent des heures perdues. Les barricades, il les voit pas. Il les entend à la radio, entre deux pubs pour la chicorée, entre deux bulletins météo qui annoncent la flotte, la vraie, celle qui noie les pavés, qui dissout les slogans. Saint-Michel, Saint-Germain, les CRS, c'est Paris, c'est loin, c'est pour ceux qui ont le loisir de gueuler pour un avenir soi-disant meilleur. Lui, il est dans le Nord, une ville qui pue la betterave, les fumées d'usine, les cafés qui s'éteignent à vingt heures, les certitudes qui ferment boutique avant dix-huit heures. Les étudiants gueulent, de Gaulle se planque en Allemagne à Baden-Baden, Louis s'en tape. Ce qu'il veut, c'est baiser. Il est puceau, Louis, et c'est pas une question de morale, ni de fric, ni de religion. Juste la trouille et la gêne. Les putes, il ose pas. Trop peur de choper la chaude-pisse, de finir avec une aiguille dans le cul, ou pire, de croiser le regard de sa mère, déçue, ou le sourire gras de son

père, content que le fiston devienne un homme à la va-vite. Un jour, la chance débarque, jupe droite, manteau gris, montre en panne, Lucette. Elle pousse la porte, la clochette tinte, Louis relève la tête, bredouille un « Bonjour », elle répond du bout des lèvres, ça bafouille, ça rougit, ça se regarde, ça se jauge. Coup de foudre, ou ce qui s'en approche quand on n'a rien connu d'autre, une collision de planètes minuscules dans une boutique qui sent la graisse d'horlogerie. Deux mois plus tard, il la demande, elle dit oui. Six mois après, mariage. La nuit de nocces, Louis devient un homme, Lucette perd sa virginité et ses illusions romantiques. Un coup de foudre, ouais. Louis gagne, Lucette perd. C'est comme ça, c'est la vie, c'est la règle, c'est la loterie des cœurs et des draps. Bientôt ils s'installent dans un trois-pièces lugubre, cinquième étage, pas d'ascenseur, vue sur les toits gris, sur la pluie et le ciel en miettes. L'enfant, c'est l'idée, la promesse, l'objectif. La réalisation, c'est autre chose. Pas de PMA, pas de FIV, pas de mère porteuse, pas d'avortement. Les trônes, mes frères, ont vu passer plus de drames que les salles des fêtes, plus de fœtus en rappel que de cordées l'Himalaya. Lucette prend sa température, Louis fait le soldat, prêt à tirer à la moindre alerte, à la moindre ovulation. Ça marche pas, ça traîne, ça use, ça ronge. Peut-être que c'est là, dans la frustration, dans la mécanique, que Louis commence à vriller, à se fermer, à devenir ce qu'il est devenu. Mais on n'y est pas. On y viendra. Pour l'instant, il y a un peu d'espoir, un peu de tendresse, un peu de

lumière dans les yeux de Lucette, un peu de douceur dans les gestes de Louis. Mais déjà on sent que ça va pas durer, que ça va tourner, que la vie va reprendre le dessus, que les années à venir vont les bouffer, tout casser, tout salir. C'est écrit, c'est comme ça. Les montres, ça se remonte, pas les gens. Le temps, lui, il avance, il recule, il fait des loopings dans la tête de Louis. Les aiguilles dansent, les souvenirs s'effacent, les désirs s'usent. Mai 68, c'est loin, c'est flou, c'est un train qui laisse Louis sur le quai, les poches pleines de minutes trouées.

*

Une goutte, puis une autre. Louis serre le ventre, force, grimace. Les abdos, c'est du passé, souvenir lointain, fondu dans la graisse, parti en eau de vaisselle, c'est mou, ça pend, ça fout le camp, une méduse oubliée sur le sable. Il pousse, ça sort pas, ça pète à la place, bruit sec, odeur qui monte, vapeur d'ombre, fumée de honte. C'est long, c'est moche, c'est humiliant. Parfois, un jet maigre tape ma faïence, fait semblant de la jouer normal, mais personne n'est dupe, surtout pas Louis. Sa tronche vire au rouge, les veines du cou gonflent, des vers de terre sous la pluie. Il sue, il tremble, il s'accroche à sa canne anglaise, à sa vie, enfin, à ce qu'il en reste. Ici, pas de triche, pas de parade. Dans mon cabinet, on est à poil, au propre comme au figuré, sans défense, sans masque, la peau, la peur, la vérité nue, et les

souvenirs qui rampent sous le carrelage. Pour Louis, c'est plus simple : je pisse, donc j'existe. C'est tout ce qui reste. Le dernier geste, le dernier pouvoir, la dernière victoire sur la mort, la dernière étincelle dans la nuit des tuyaux. Il en a pour un moment, des minutes à se battre avec sa tuyauterie rouillée, à négocier chaque goutte, chaque spasme, chaque douleur, plombier du désespoir. Des minutes de solitude, de lutte, de silence, à écouter son corps qui renâcle, qui le trahit, qui implose, orchestre de soupapes et de soupirs. Des minutes à regarder le carrelage, à compter les carreaux, à se demander comment on en arrive là, finir sa vie debout, les bras tendus, le pantalon baissé, à faire la guerre à sa propre vessie, général d'une armée de gouttes rebelles. Ça me laisse un espace pour revenir en arrière, de le retrouver, plus jeune, au lit avec Lucette. Deux corps, deux volontés, deux désirs qui s'unissent, s'acharnent, tentent de fabriquer un avenir, de conjurer la peur. Combat au corps-à-corps, la sueur, le souffle court, la machinerie qui coince, déjà, le plaisir qui tarde, la tendresse en transparence comme un drap trop lavé. On pense faire l'amour, on fait surtout du bruit, des grimaces, des promesses qu'on tiendra pas. On s'épuise, on recommence, parce qu'il faut bien, parce qu'on n'a rien d'autre à offrir, parce que c'est ça ou rien, la tendresse ou le vide, la lumière ou l'obscurité. Louis, il s'en souvient, de ces nuits-là, de ces matins gris, de ces draps chiffonnés, de ces regards en coin, de ces silences. Il se demande où c'est passé, où ça s'est perdu, à quel

moment ça a basculé, à quel moment il est devenu ce vieux type qui pisse au compte-gouttes, qui râle, qui compte les carreaux comme on égrène un chapelet de regrets. Il se dit que personne n'y échappe, même si ça console pas, ça change rien. Ça fait juste plus mal, c'est une écharde sous l'ongle du souvenir. Dans mon cabinet, Louis serre les dents et pousse toujours, il espère un miracle, une délivrance, un jet franc, une preuve qu'il toujours vivant, capable de quelque chose, même minuscule, même ridicule. Mais la vérité c'est que la vie c'est uniquement ça : une goutte, puis une autre et tout le reste qui se démembre. Le corps qui trahit, les souvenirs qui piquent et la nuit qui dure, indéfiniment, une mer sans rivage. Louis finit par lâcher, laisse couler ce qu'il peut, essuie ce qu'il doit, remonte son froc, la tête basse. Il sortira sans bruit, sans rien dire, laissant derrière lui l'odeur, la trace, la preuve qu'il a tenu bon, héros d'un crépuscule sans applaudissements, funambule sur le fil du quotidien, acrobate du dérisoire.

*

Un jour la nouvelle tombe : Lucette est enceinte. Vingt-sept ans, le ventre qui pousse, la peau qui tache, les seins qui gonflent, la fatigue qui s'impose, la vie qui s'invente toute seule sans demander l'avis de personne. Les hormones font leur boulot, pas le genre à demander la permission, ça débarque, ça

chamboule, ça fout la pagaille dans le corps, dans la tête, dans le couple, une armée de clowns tristes qui viendraient repeindre la maison en couleurs criardes. Les nausées s'imposent, les douleurs, la trouille de tout perdre d'un coup, dans les chiottes ou sur le carrelage de la cuisine, entre deux lessives, deux repas, deux silences. Lucette serre les dents. Elle se dit que ça va passer, que c'est le prix à payer, qu'après ce sera mieux, plus doux, plus simple. Mais elle sent déjà, au fond, que ce ne sera plus jamais pareil, que la vie a changé de trottoir sans prévenir. Louis, lui, il pige rien. Ça l'excite de la voir gonfler, la femme-outre, la déesse-mère, la promesse d'un truc qui va changer son existence, ou le sauver, de quoi ? il sait pas. Il veut la sauter pour se rassurer. Il la regarde comme on regarde un miracle ou une bête de foire, il sait pas choisir, mais il se console en se disant que c'est ça l'avenir, le vrai, le grand, celui des adultes, celui des familles, celui qui laisse des traces ou des éraflures, sur les murs et dans les ventres.

Pendant les soirées à rallonge, interminables, lentes, poisseuses, ils relisent *J'attends un enfant* de Florence Pernoud, avec l'espoir que ça va leur donner la notice du bonheur, la recette miracle, le mode d'emploi d'une descendance idéale. Et surtout ils cherchent un prénom. Pour Louis, pas de doute, ce sera un garçon, *Joseph*, comme le charpentier, le costaud, la tradition, le type qui tient la baraque, qui fait pas d'histoires, qui serre les poings et qui assume. Lucette, elle, prédit que ce sera une fille. Elle

le sait, elle la porte, c'est son corps, c'est son secret, mais comment l'expliquer à Louis, qui n'écoute rien, qui n'entend que lui-même, qui décide tout seul. « Ce sera un garçon, je te dis ! » Fin de la discussion. Inutile d'insister. Louis a parlé, la messe est dite, les dés sont pipés, le destin fait la moue. Les mois passent. Cinq, six, sept... Le ventre s'arrondit, la fatigue s'incrute, les disputes se multiplient, les silences, les regards en coin, les gestes qui se perdent. L'intime se rétrécit. Au quatorzième jour du huitième mois, ça sort. Une fille. Trois kilos deux cents, la peau fripée, la gueule chiffonnée, moche à faire peur, un petit paquet d'humanité emballé dans du papier froissé. « Tous les bébés se ressemblent, après ça s'arrange », qu'elle dit, la sage-femme pour les tranquilliser ou pour se dédommager de mettre au monde toujours les mêmes épouvantails. Lucette pleure, Louis regarde ailleurs, il est floué, trahi. La vie lui a joué un sale tour, lui a refilé la mauvaise carte, la dame de pique au lieu du roi de cœur. Le lendemain il traîne sa carcasse jusqu'à la mairie. Il donne un prénom avec un air de chier une pendule : *Josepha*. Il a failli faire demi-tour, laisser tomber, ne pas la reconnaître, s'en aller, disparaître et recommencer ailleurs, devenir un nuage ou une ombre sur le trottoir d'en face. Mais bon, faut bien faire semblant d'être un père, faut bien jouer le jeu, donner le change, convaincre que tout est sous contrôle. Il signe, il repart, il serre les dents, il pense à Joseph, à ce garçon qui n'existera jamais, à son fils qui s'est dissous dans le liquide amniotique. La réalité

c'est ça : des choix qu'on fait pas, des prénoms qu'on avale de travers, la pluie sur les carreaux d'un trois-pièces lugubre, cinquième étage, vue sur l'horizon bouché où même les nuages semblent hésiter à passer. Lucette berce la petite, Louis fume à la fenêtre, le silence s'installe, la famille s'étrenne, bancale, fragile, fissurée, porcelaine fêlée qu'on pose sur l'étagère en espérant qu'elle tienne jusqu'au prochain tremblement.

*

Louis n'en peut plus. Pisser à son âge, c'est plus un besoin, c'est un exploit, une épreuve olympique, un marathon pour éclopé, une ascension de l'Everest en pantoufles trouées. Faut se lever, faut trouver la canne, faut traverser le couloir, la peur au ventre, chaque pas compte, chaque pas pèse. Arrivé au but, c'est pas fini. Il faut sortir son petit-chose, le pincer entre le pouce et l'index, la main qui tremble, les doigts gourds, la peau aussi froide qu'une poignée de porte oubliée en hiver. Il secoue, il vise, il rate. Il en fout partout : sur la lunette, sur le carrelage, sur lui, sur le monde entier, Louis, un Jackson Pollock du pipi, un expressionniste de la prostate. Mais pas question d'essuyer, ni le bout, ni la cuvette. Trop risqué, trop loin, trop bas, ce dérouleur à la con, ce papier qui se déchire, qui glisse, qui se fout de sa gueule, serpent blanc qui refuse de se laisser attraper. Tout devient trop. Trop loin, trop bas, trop chiant, trop humiliant,

trop tout. Il s'en fout, Louis. Josepha gueulera, elle passera la serpillière, elle le traitera de vieux cochon, mais il s'en contrefout. Il s'enfermera dans ses souvenirs, dans la brume du passé, là où il était un homme, un vrai, fort, dominateur, roi du monde, ou du moins roi de sa cuisine, de son lit, de son chez-lui. Là où il pouvait imposer sa voix, sa force, son odeur, là où personne ne venait lui dire quoi faire, quoi penser ni où pisser.

Louis range l'attirail, mouille le pyjama, rien de neuf. À son âge, faut s'y faire, faut laisser fuir, faut accepter que tout parte à vau-l'eau, se dégingue, le trahisse. Au moins il contrôle le reste. Pas la peine de faire un dessin. Mais pour combien de temps ? Mystère. Le jour où il faudra demander de l'aide pour chier, pour s'essuyer, pour s'habiller, ce sera la fin, la vraie, la seule. Il préfère pas y penser, il préfère oublier, il préfère se souvenir. Il préfère se pendre à l'idée qu'il tient debout, qu'il peut traverser la nuit, même en titubant, même en tremblant, même en pyjama mouillé avec sa cape de super-héros fatigué. Il entame un demi-tour, manœuvre délicate, risquée, chaque geste compte, chaque appui menace de lâcher, chaque muscle proteste, chaque os grince, un orchestre de casseroles dans la nuit. Il avance à l'aveugle, la lampe frontale vacille, l'ombre danse sur les murs, silhouettes de bêtes étranges, chimères nées de la fatigue et d'un cerveau ramolli. La peur de tomber, de rester là, la gueule contre le carrelage, à attendre qu'on le ramasse, qu'on le découvre, qu'on

le juge, statue de sel dans la lumière blafarde. Il serre les dents, il se parle à lui-même, il se promet de tenir, marathonien du dérisoire, funambule sur la ligne d'arrivée du sommeil. Toute cette pantomime me permet de l'observer, de revenir à lui, à ce vieux salopard, à ce Louis qui n'a jamais su aimer, jamais su demander pardon, jamais su rien faire d'autre que survivre, râler, s'agripper, coûte que coûte, jusqu'au bout. La vieillesse c'est aussi ça : un demi-tour dans la nuit, la peur au ventre, le pyjama mouillé, et le silence qui s'installe, épais et insurmontable, un silence bitumé qu'on n'ose pas briser parce qu'on sait qu'il ne reste plus grand-chose à préserver. Louis s'appuie un instant contre le chambranle de la porte, souffle court, cœur qui cogne, tambour de carnaval oublié. Il se dit qu'il y aura d'autres marathons, d'autres vexations. Il se dit qu'il tiendra, qu'il n'a pas le choix. Il se dit qu'il s'en fout. Il avance, un pas après l'autre, vers sa chambre-cagibi, vers sa fin, vers le noir, pièce de monnaie tombée dans un puits sans fond.

*

Josepha a huit ans. Rien à voir avec le bébé fripé d'avant. Maintenant, c'est une jolie gosse, les yeux bleus de sa mère, une tignasse bouclée qui dégouline sur les épaules, la peau claire, des pommettes hautes, un sourire qui éclaire les coins sombres de l'appartement. Fine et grande pour son âge,

l'intelligence juste dosée, pas trop, surtout pas, ce qu'il faut pour faire la fierté des parents, pour qu'on la montre aux voisins, pour qu'on dise « Regardez-moi cette beauté, c'est la nôtre. » Louis voulait un garçon, il a eu une princesse, mais rien n'y fait. Il simule, il sourit sur les photos, il la pousse sur la balançoire, il l'emmène au square, il lui apprend à faire du vélo, mais au fond il rumine, il compte les occasions manquées, les rêves avortés, les lignées coupées net. Il fait bonne figure, il serre les dents, il joue le jeu, mais à l'intérieur, ça grince, ça gratte fort comme une étiquette oubliée sous la chemise. Lucette, elle, plane. Elle ne veut plus d'enfant. « On a fait la perfection, Louis, pas besoin de recommencer. » Elle le dit, elle le répète, elle s'en persuade, elle en fait un mantra, une armure de plumes et de certitudes. La contraception a fait des bonds, les stérilets sont là pour ça, plus besoin d'enfiler des cathédrales dans le ventre des femmes, plus besoin de compter les jours, de surveiller la lune, de consulter les marées. Lucette s'en est fait poser un sans rien demander à Louis, qui s'entête, qui réclame, qui gueule, qui tape du poing sur la table. Il veut son garçon, merde, il veut son héritier, son nom, sa revanche. Il veut que la vie lui rende ce qu'elle lui a volé, il veut que le destin plie, qu'il obéisse, qu'il lui donne enfin ce qu'il mérite, c'est un enfant qui réclame son dû à la tirelire du hasard. Lucette coupe court, elle ment, elle feint, elle dit oui pour avoir la paix, pour la tranquillité, pour éviter les cris, les disputes. Louis veut qu'elle prenne sa température, comme avant, histoire d'espérer, de

faire semblant, de s'accrocher à un espoir qui n'existe peut-être plus. Il s'empiffre de charcuterie, persuadé que ça fait venir les garçons, il a lu ça quelque part, entre deux pubs pour le saucisson, entre deux conseils de grand-mère. Mais chaque mois, c'est la douche froide. Lucette lâche, la voix faussement triste : « Ça doit être moi, Louis, je ne peux plus avoir d'enfant... » Ça le rassure, il préfère ça à l'idée d'être stérile, à l'idée que le problème vienne de sa semence, de sa virilité, de son nom. Il se dit que c'est la faute de Lucette, la faute du destin, la faute à Dieu, à tout le monde sauf à lui. Cependant ça gamberge dans sa tête. Il lui faut une coupable et il finit par la trouver : *Josepha*. Sa fille a tout flingué. Elle a cassé le moule, elle a fermé la boutique. Ça lui ronge le crâne, ça le bouffe, ça le rend mauvais, acide, sec. L'idée de vengeance pousse, s'enracine, s'étale, une moisissure sur un mur froid, une plante carnivore qui grandit dans l'ombre. Il doit faire payer la note à Josepha qui vient de fêter ses dix ans, petite fille vive, heureuse, qui ne voit rien, qui ne devine pas la pourriture qui couve dans la tête de son père. Elle danse, elle rit, elle court dans les jardins publics, la vie c'est simple et éternelle, l'amour c'est acquis de droit, le bonheur est un dû. Elle ne voit pas les regards lourds, les gestes brusques, les mots qui blessent, les ombres le soir sous la porte de la chambre. Elle ne sait pas que parfois la famille c'est un piège, un poison lent, un truc qui vous ronge de l'intérieur, sans bruit, sans cri, sans témoin, un lierre noir qui grimpe le long de la colonne vertébrale,

fatidique rachidien. Elle cherche toujours la tendresse, la sécurité, la douceur des bras de sa mère, la force de son père, la magie des jours pleins de promesses, pleins de lumière. Louis, lui, il s'enfonce. Il s'enferme dans ses rancunes, dans ses regrets, dans sa jalousie. Il regarde Josepha et il ne voit plus sa fille, il voit l'obstacle, la faute, la cause de tout ce qui ne va pas, de tout ce qui ne sera jamais. Il se promet de la punir un jour, d'une façon ou d'une autre. Pour l'instant il rumine, il prépare le terrain. La vengeance, c'est comme la charcuterie : ça se savoure froid, longtemps, à petites bouchées, en silence. Il se dit que la vie est une dette, qu'il faut bien que quelqu'un paye l'addition à la fin, même si c'est une enfant, même si c'est la sienne.

*

Un soir comme les autres. Rien à signaler. Lucette, lessivée, s'était couchée tôt, le corps en boule. Louis traînait devant la télé, les yeux vides, un match de foot en bruit de fond, il savait même pas qui jouait, il s'en fichait. La *Sharp* couleur, totem achetée à crédit, faisait la fierté du salon, c'était la preuve qu'on avait réussi, qu'on avait suivi le progrès, cru à la modernité, à la famille, à la vie consacrée. Josepha, elle, dormait déjà, demain il y avait l'école. Elle rêvait, elle flottait, elle s'échappait, loin des cris, loin des rancœurs, loin du poison. Louis avait fini par se lever, avait éteint la télé et la lumière bleue s'était

effacée. Il était allé jeter un œil dans la chambre conjugale. Lucette dormait, sur le côté, recroquevillée, le souffle régulier, un ronflement discret, une île de paix, une forteresse imprenable. Il avait refermé la porte sans bruit. Le couloir, long, froid, ventre de cétacé, boyau de la nuit. Louis avançait, pieds nus, pas feutrés. Il s'était immobilisé devant la chambre de sa fille. Josepha reposait étalée sur le ventre, une jambe dehors, le pouce dans la bouche. Ce pouce, ce fichu pouce, Lucette râlait, mais rien n'y faisait. Ce pouce était un talisman, une protection, une porte fermée au monde des adultes. Louis s'était rapproché. Cette bouche, ça l'obsédait, ça l'appelait, ça le défiait. Il avançait, sans bruit, il s'était assis sur le lit, trop petit pour lui, trop bas, il s'était penché, avait soulevé le drap et s'était glissé dessous. Josepha bougea à peine, elle marmonna un truc puis s'enfonça dans le sommeil. La nuit était lourde, pleine de choses qu'on ne dit pas, pleine de monstres tapis sous les matelas, de cauchemars déguisés en caresses. La chambre devint un océan, un théâtre de marionnettes, un aquarium trouble où tout flottait, hésitait, menaçait de basculer. La nuit complice referma ses bras sur la scène, avala la honte, la peur, le non-dit. Au matin, il ne resta rien. Un lit froissé, un pouce dans une bouche, un silence plus lourd que la veille.

La famille, c'est aussi ça : des nuits qui ne finissent pas, des secrets qui rampent, des ombres qui s'accrochent aux draps.

*

Louis quitte mon cabinet. Il claudique, s'appuie sur sa canne, traîne la jambe, le pyjama qui pendouille sous ses fesses camuses. Une jambe flotte, vide, l'autre avance, ankylosée, usée jusqu'à la corde. La lampe frontale faiblit, la lumière clignote, elle sera bientôt à plat. Pas grave, Louis connaît le chemin, même dans le noir, même les yeux fermés. Il pourrait le traverser endormi ce couloir, somnambule, jusqu'à sa piaule-débarras, son bout du monde, son trou à rat. Il a laissé la porte ouverte derrière lui, j'ai une vue dégagée sur le vieux. Je pourrais presque avoir de la peine. Presque. Mais non. Pas pour ce salaud. Pas pour celui qui, des années durant, a commis l'irréparable, jusqu'à ce que Josepha, brisée, trouve la force de parler. De tout dire à sa mère. Parce qu'à la fin, ça finit toujours par sortir, et même si Louis pensait enterrer ça à jamais, noyer ça sous les silences et les regards qui tuent. Il a cru, le con, qu'on pouvait piétiner la vérité, la tasser sous le tapis, comme les miettes, comme les souvenirs pourris, mais un jour, le sol se dérobe, tout s'écroule et il ne reste plus qu'un vieux type qui boitille dans le couloir, une lumière au front qui faiblit, et plus personne pour le plaindre. Plus de famille, plus d'excuses, plus de faux-semblants, juste la solitude, la vieillesse qui pue et la peur au ventre. Il avance, Louis, il avance vers rien, vers la fin, vers le néant. Il s'accroche à sa

canne, à ses mensonges, mais personne n'est dupe, tout le monde a vu, il n'y a plus rien à cacher. La maison respire à peine, avale les ombres, les portes grincent des dents, la nuit se prolonge, interminable. Louis, silhouette déformée, s'évanouit peu à peu. Derrière lui la porte du cabinet bat doucement, souffle de courant d'air, dernier soupir. Dans la pénombre le couloir avale Louis, le digère, puis le recrache, amer.

*

« Faut qu'on parle. » Louis avait relevé la tête. La table flottait, dérivait dans une mer de miettes, de restes, d'assiettes sales. La lumière blafarde découpait les visages, faisait danser les ombres sur les murs, projetait des fantômes d'accablement, des doubles transparents, comme si la famille était déjà ailleurs, dissoute, évaporée. Les chaises grinçaient, les verres s'embuaient, la nappe se couvrait de taches, de continents inconnus, de cartes marines pour navigateurs perdus. Josepha, treize ans, s'était déjà évaporée, fil de fumée, ombre fine, disparue dans sa chambre. Un dernier regard à sa mère, apeuré, silencieux, gorge nouée, ventre serré. Elle n'avait rien mangé, elle n'avait rien dit, elle s'était volatilisée, elle sentait que ce soir tout allait basculer, que la maison allait se fendre en deux, laisser passer un courant d'air glacé, une bouffée de fin du monde.

Louis, surpris : « Qu'on parle ? De quoi ? » D'habitude, Lucette débarrassait, filait à la cuisine, faisait la vaisselle dans des entrechocs rassurants de couverts. Lui, il s'avachissait devant la télé, dans la bergère cannelle, les pieds sur le repose-pied, le cerveau à l'arrêt, la planque, l'oubli. Mais là, non. Lucette avait poussé son assiette, croisé les bras, le dos rond, la mâchoire serrée. « De ta fille, de Josepha... » Le ton était glacé, sans appel. Louis, il n'aimait pas ça. Les disputes, il les perdait toujours. Il préférait fuir, se taire. « Ma fille... Qu'est-ce qu'elle a, ma fille ? » *Josepha*, rien que le prénom ça l'agaçait, ça l'angoissait, ça le mettait en vrac. Lucette s'était penchée, elle avait avancé la tête, prête à mordre. Louis avait reculé, réflexe de bête traquée, de coupable. « Elle a eu ses règles. » Voix calme, posée, presque douce. Louis avait respiré, soulagé. Le pire semblait être derrière lui, il avait bêtement dit : « Et alors ? Ça me regarde pas, c'est une affaire de femmes... » Mauvaise pioche. Lucette, mâchoire serrée, le fusillait du regard. À cet instant, le plafond s'était ouvert, laissant choir une pluie de souvenirs sur leurs têtes. Des photos de famille, des sourires figés, des éclats de rire en négatif, des morceaux de passé qui tourbillonnaient, qui s'éparpillaient sur la table, se mêlaient aux restes de purée, aux verres à moitié vides. Le temps repartait en arrière, sautait des cases, mélangeait les saisons. Les murs ruisselaient, la tapisserie se décollait, laissait apparaître des visages, des mains, des secrets griffonnés à la hâte, des mots qu'on n'avait jamais

aits. « La petite m'a tout avoué, Louis... » Louis, il avait fait le con, la technique du débile, du gars qui comprend pas, qui veut pas comprendre. « Avoué quoi ? » Lucette avait sursauté puis s'était adossée à sa chaise, bras croisés sous la poitrine. Elle se retenait de tout casser, de le tuer. « Maintenant, elle peut tomber enceinte... » Louis avait avalé sa salive. Il pensait à fuir, mais où ? Par la fenêtre, par le plancher ? Il avait fait mine de se lever. « Reste assis, pourriture ! » Louis s'était affaissé, il tremblait, suait, la peur, la panique. La table tanguait, la pièce tournait, les objets se déformaient, se liquéfiaient. Les paroles de Lucette, lourdes comme des pierres, s'étaient enfoncées dans la nappe, dans la chair, dans les os. Poker menteur. Elle ne dirait jamais les mots, pas ceux-là. Elle tournerait autour, laisserait planer. Pas besoin de détails. Louis savait. Cinq ans qu'il savait ce qu'il faisait Il avait expliqué à Josepha : « C'est normal, tous les pères font ça. C'est notre secret. Tu ne veux pas faire de peine à ta mère, hein ? » Quand Lucette avait su à son tour, elle avait pensé lui couper la queue, les couilles, le réduire en charpie. Puis elle avait réfléchi, longtemps. Elle s'était demandée si elle n'avait rien vu ou si elle avait fermé les yeux. Par peur, par honte, pour sauver la façade, la famille, le nom. Elle avait hésité. Ce soir-là, elle tranchait dans le vif. « J'ai parlé à Josepha. Je lui ai promis une discussion. Pour nous. Pour toi. C'est fini, c'est du passé. Tu comprends, Louis ? » Louis avait baissé la tête. Il comprenait. L'armistice. On enterrait tout, on faisait semblant. Il était soulagé, presque

reconnaissant. Il avait murmuré : « Et Josepha ? » Lucette s'était levée. « Je vais lui parler. Toi, tu fais la vaisselle. » Elle était sortie, sans un regard, la porte de la cuisine avait claqué comme une condamnation. Louis resté seul, la pièce devenait une cathédrale vide, nef de silence, mausolée du déshonneur. Les mensonges rampaient sous la table, s'enroulaient autour de ses chevilles.

Il ne saurait jamais ce qu'elle avait dit à leur fille. Lucette était restée un long moment dans la chambre, son visage défait en ressortant, les yeux rougis. « Je vais me coucher. » Louis s'était affalé dans la bergère cannelle, les yeux ouverts, à regarder le plafond, à scruter le néant.

Le lendemain, Josepha avait filé au collège, Louis à l'horlogerie, et Lucette avait nettoyé la maison de fond en comble. Elle avait brûlé toutes les photos de famille où il y avait Josepha et son père ensemble.

Plus jamais Louis n'avait touché Josepha. Plus jamais il ne touchera Lucette.

TROIS

Ma vie, la vie d'un trône, c'est poireauté des heures sans rien à signaler, pas un souffle, pas une ombre. Moi, dans ma fonction, réduit à l'essentiel, à l'attente, à la patience qui ne mène nulle part. Je pourrais me passer de psychologie à deux balles, mais franchement, qui va m'en empêcher ? Faut déjà s'intéresser à la vie intérieure d'un chiotte. Autant dire que je peux y aller franco, personne ne viendra râler. Je suis peinard, planqué dans mon coin, spectateur de la grande comédie humaine, version fesses à l'air et pantalons sur les chevilles. J'ai du temps, moi, pour gamberger, pour tourner en rond dans ma cuvette, pour me demander ce que foutent les bipèdes qui viennent s'asseoir ici, la tête pleine de problèmes, le ventre noué, le cœur en écharpe. Je ratiocine sur mon espace, minuscule, sur mes décisions, rares et minuscules elles aussi. Dans mon trou, qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Je me pose des questions sur la tronche de mes usagers, leurs angoisses, leurs petites lâchetés. Je plonge dans leur crâne, j'écoute la nuit de leur sommeil, j'essaie de piger ce qui cloche, même si je peux rien pour eux. Je suis là pour recueillir. Parfois, la solitude me monte à la tête. Je me prends à imaginer que je suis un trône royal, doré à l'or fin, posé au sommet d'une montagne de papier toilette, entouré de courtisans en serviettes éponge, d'ambassadeurs en peignoirs, de philosophes en caleçon qui débattent du sens de

l'existence entre deux flatulences. Je flotte, je vole, je plane au-dessus des carreaux, je deviens nuage, je deviens mer, je deviens bouche d'égout cosmique, avaleur de galaxies de misère. Mon cabinet, c'est une prison, un coin d'intimité, une cellule où on vient lâcher du lest, du corps et de l'âme. Cette chose-là, l'âme, qui préjuge de l'immortalité, de la pensée, de la grandeur humaine. Tu me prends pour un dingue, hein ? Un trône qui pense, qui cause, qui philosophe. C'est pas réservé à l'Homme, ça ? *Cogito ergo sum*, qu'il disait, le vieux Descartes. Mais la convention, tu connais ? On fait comme si, on accepte le jeu. Si tu joues le jeu, tu continues à me lire, tu t'installes, tu réfléchis, tu te demandes si tu vas pas finir à poil devant moi, à nu, sans défense, à vider ton sac, à lâcher prise, à te retrouver face à toi-même, sans fard, sans triche. Moi, je vois tout. Les matins blêmes, les après-midis d'angoisse, les jours de tempête, les mêmes qui viennent en courant, les vieux qui s'accrochent à la poignée, les femmes pressées, les hommes perdus. Je les entends soupirer, râler, pleurer parfois. Je prends tout, sans broncher, sans juger. Je suis le confident muet, le témoin discret, le psy de service, sans diplôme, sans ordonnance. Parfois la nuit je fantasme que je peux m'évader, rouler sur des roulettes invisibles, traverser la maison, explorer la cuisine, le salon, grimper l'escalier, voir le monde d'en haut, mais je suis cloué là, vissé à mon destin. Je suis le réservoir à peurs, le tombeau des petites morts du quotidien.

Bon, assez causé. J'entends des pas à l'étage, ça descend, ça se traîne. C'est Jean, je le reconnais. Six heures du mat', pile, il a enfilé ses charentaises, cadeau du grand, une blague, une pique, un clin d'œil. Dans la cuisine, il s'appuie au plan de travail à côté de l'évier, branche la cafetière, à moitié endormi, il bâille, se gratte le ventre. La journée peut commencer. Jusqu'à la prochaine urgence, jusqu'à la prochaine confession, jusqu'à la prochaine chute.

QUATRE

Jean, il est né paumé. Mère alcoolique, père évaporé avant même d'avoir compris ce qu'il avait fait. Cette mère, vingt-cinq ans, laisse le môme à la DASS, à peine le temps de lui coller un prénom passe-partout : *Jean*. L'institution s'occupe du reste. Pouponnières, foyers, familles d'accueil, la valse des bras inconnus, souvent plus durs que tendres, des mains qui serrent, qui bousculent, qui oublient de caresser. À onze ans, il atterrit chez Jocelyne et Maurice. Il y reste, cabossé mais vivant, jusqu'à la majorité. Maurice crève du cancer, Jocelyne garde le gosse, l'adopte. Jean devient adulte, ou ce qui en tient lieu. Il apprend à faire semblant, à sourire quand il faut, à dire merci, à baisser la tête. Il apprend à se taire, à devenir invisible.

Jean éteint la lumière. Le café glougloute, odeur de brûlé, de vieux marc, de matin sans surprise. Il traîne les pieds, charentaises râpées, haleine de chacal, yeux collés. Il pense à rien, seulement à pisser, à vidanger sa vessie, à commencer la journée comme on vide une poubelle. Josepha roupille, elle descendra plus tard, quand il sera parti oui presque, rituel immuable. La semaine, c'est ça : Jean descend, Josepha patiente, chacun sa place, chacun son heure, peu de croisements, pas de heurt. Le week-end, Jean s'offre trente minutes de rab au pieu, luxe du pauvre, droit inaliénable du travailleur rincé par la routine. Sans ça, il tiendrait pas. Faut bien une raison pour pas

se foutre en l'air, pour pas tout envoyer valser. Il approche de mon cabinet, la porte grande ouverte, merci Louis et ses trois passages nocturnes, l'odeur de désinfectant qui flotte. Jean, caleçon et tee-shirt troué, la dégaine du type qui n'a jamais été autre chose qu'un perdant. Il s'en fout. Il s'est jamais vu différemment. Parfois, il se demande ce que Josepha lui a trouvé, pourquoi elle a dit oui, pourquoi Cloé, pourquoi tout ça. Il creuse pas trop, il a peur de tomber sur du vide, peur de se casser l'ego sur la réalité, peur de découvrir qu'il n'a jamais rien eu à offrir, seulement sa présence, son silence, sa fatigue. Jean s'assoit toujours, jamais debout. Question d'habitude, question de confort, question de constipation. Il espère la grosse commission, il la redoute aussi, la peur de forcer, de rien voir venir, de rester coincé. Il s'installe, les genoux cagneux, le mollet raide, le cul poilu à l'air, la pudeur oubliée depuis longtemps. Il hésite, repense à la veille. Josepha qui s'est énervée contre Louis, sans raison apparente. Jean a demandé pourquoi elle l'a envoyé bouler. Ce matin, il regrette d'avoir insisté. Il sent que c'est grave, il sait pas quoi, il préfère pas savoir. Il a appris à ne pas poser de questions, à ne pas chercher, à laisser couler. Il chope son magazine de tuning, celui du trimestre dernier, feuillette sans voir, penché en avant, coudes sur les cuisses. Un jet d'urine chaud tape ma faïence. *Jacob Delafon* tatoué à vie, je suis. Jean se vide, l'air absent, le cerveau en veille, le cœur en retrait. La vie continue, monotone, prévisible, sans éclat. Jean, un type assis sur un

trône, à essayer d'oublier qu'il existe, à espérer que personne ne vienne le déranger. Parfois, Jean rêve qu'il est transparent, qu'il traverse les murs, qu'il flotte au-dessus de la maison, qu'il regarde le monde d'en haut, sans bruit, sans douleur. Il se voit, minuscule, assis sur la cuvette, roi sans royaume, fantôme du matin, silhouette défraîchie dans la lumière naissante du vasistas. Il se dit que c'est peut-être ça, la paix : devenir invisible, s'effacer doucement, ne plus rien espérer, ne plus rien craindre. Au plafond, la plante grasse balance ses tentacules, ombre verte sur le carrelage, méduse en apesanteur. Le papier peint couleur coquelicot frémit, les motifs se mettent à tourner, à danser, à raconter des histoires de familles. Jean ferme les yeux et retarde le moment où il devra se relèver, tirer la chasse, refermer la porte derrière lui. Une journée de plus, une journée de moins quelle importance ? La vie, c'est ça : un matin qui recommence, un homme qui s'assoit.

*

Je me prends parfois pour un explorateur, un spéléologue de l'ombre, spécialiste du bas-fond, analyste du fondement. Rien à voir avec un ORL, non, moi c'est plutôt l'autre bout de la lorgnette. De mon poste d'observation j'ai une vue plongeante sur le cul du monde, en particulier sur l'anus de Jean, dilaté, impuissant, qui force, qui pousse, mais qui n'y arrive

pas. Les selles restent coincées, le colon fait la gueule, la tuyauterie est bouchée. Usine en rade, embouteillage général. Quand ça coince là, tout coince partout. Ce matin, Jean n'a pas la main et toute sa vie se résume à ça : mauvais jeu, mauvaises cartes, mauvais *je*. Depuis le début, depuis la naissance, depuis la mère qui l'a largué à la DASS, le père envolé avant même d'avoir vu la couleur de ses yeux. Il a trimé, Jean. Petits boulots, rayons, cartons, horaires pourris, chefs à la con, collègues à la ramasse, la hiérarchie qui te marche dessus, la paie qui fond avant la fin du mois. À l'époque, il bossait à l'hypermarché. Un matin il range des pots de *Nutella*, le cerveau en vadrouille, quand il entend un crissement. Une roue de caddie qui couine, qui râpe le carrelage, qui annonce la galère. Il lève la tête. Une femme enceinte, ventre énorme, sueur au front, elle lutte avec son chariot. La roue part à gauche, la ramène, repart. Elle galère, elle serre les dents, elle s'escrime. Jean, il sait pas pourquoi, il propose de l'aider. Il va chercher un caddie qui roule droit, revient, transvase les courses, gestes maladroits, regards qui se croisent sans s'attraper. Elle souffle, il bredouille, il rougit, elle veut le remercier. Comment ? « Je vous offre un verre ? Vous avez le temps ? Vous pouvez ? Je vous dois bien ça... » Plus tard, ils se retrouvent à la cafétéria, côte à côte, banquette en skaï fatigué, le genre qui colle aux cuisses l'été. Elle boit un jus d'orange, lui un café au lait. Ils parlent peu. Deux paumés, deux anonymes, reliés par une roue de caddie. Jean regarde le vide, elle se tortille, le

gosse lui écrase la vessie. Elle finit par lâcher : « Je reviens... » Elle file aux toilettes, marche de canard, soulagement, soupir, trône anonyme, odeur de détergent. Elle revient, un peu plus légère, un peu moins crispée, un sourire timide, fragile. Plus tard ils sortent, direction le parking. Jean l'aide à charger les courses à l'arrière d'une Ford Fiesta qui a connu des jours meilleurs, la peinture qui s'écaille, le coffre qui ferme mal. Il tente une phrase, histoire de meubler : « Le papa doit être heureux... » Elle claque le coffre, les yeux durs, la voix sèche : « Y a pas de père. » Silence. Jean comprend. Il dit rien. Il n'a jamais eu de père non plus. Deux solitudes qui se reconnaissent, qui s'ignorent pour ne pas se faire mal. Ils se quittent là-dessus, mais la vie, parfois, c'est une roue de caddie qui déraile et qui vous fait changer de direction. Ils se revoient, ils s'apprivoisent. Trois mois plus tard, ils vivent ensemble. Il y a Yvon qui arrive, puis Cloé. Jean s'accroche à cette famille comme à une bouée, même si la mer est grise, même si le courant est fort, même si les tempêtes sont fréquentes. Il se dit que c'est ça ou rien, que c'est mieux que rien, que c'est déjà beaucoup.

Ce matin, dans mon cabinet rien ne vient. Il soupire, son rectum soupire aussi, un pet discret, une vessie technique, hommage à la mécanique humaine. Il pense à Josepha, à sa dispute d'hier avec son père, à cette vie qui ne lui a jamais fait de cadeau. Il tourne les pages de son magazine de tuning, penché en avant, les coudes sur les cuisses, le cul posé sur moi,

le trône, témoin blasé de toutes les misères humaines. J'observe, je note. Je suis le sismographe des secousses intimes, le carnet de bord des naufrages domestiques. Je transforme la merde en silence, le silence en oubli, l'oubli en éternité de porcelaine. Voilà, c'est ça, la vie de Jean. Un mauvais *je*, une roue qui grince, un amour né d'un détail. Rien de plus, rien de moins. Dans mon cabinet tout finit par s'égaliser, par se dissoudre, par s'écouler, même les souvenirs de caddies qui grincent.

Jean se redresse, caleçon remonté, debout dans ses chaussons. Il vient de tirer la chasse. Une vague d'eau bleu fluo, les galets « fraîcheur » de Josepha, dévale dans ma gorge, mousse chimique, parfum de propre qui ne trompe personne. Ça bulle, ça tourbillonne, ça fait semblant de tout laver, mais le passé colle aux parois et les souvenirs remontent à la surface comme des bulles d'air vicié. Jean pose la main sur la poignée de la porte, prêt à partir, direction la cuisine, son bol de café, la tartine beurrée, confiture de fraise. Après il fumera une clope à la fenêtre, l'esprit ailleurs, à se demander pourquoi il est là, pourquoi il n'a jamais su trouver sa place. Le matin, les gestes automatiques, le cœur lourd, il ressasse trop, Jean. L'abandon de la mère, les familles d'accueil, les baffes, les regards froids, les mains qui frappent, les voix qui grondent, l'école, la rage rentrée, la timidité rongeuse, la violence qui remonte, toujours contre lui-même, jamais contre les autres. Il cherche des signes, des preuves qu'il existe,

qu'il compte pour quelqu'un. Il se sent moins que rien, coupable de tout, condamné à porter ce poids, ce brouillard, cette angoisse qui ne le lâche jamais, même le matin, même devant la fenêtre. Il entrouvre la porte de mon cabinet, s'apprête à sortir, mais s'arrête net. De la cuisine lui parviennent des bruits de vaisselle. Louis. Merde. Jean a traîné, il va être à la bourre. Il jette un œil à son poignet, pas de montre. Il l'a oubliée, la *Swatch* offerte par Josepha, le cadeau d'anniversaire, avec les chaussons d'Yvon, ce petit con qui se vante d'être un malin, au-dessus de tout, qui condamne sans procès. Jean referme la porte, abaisse l'abattant, se rassoit. Il soupire. Il devra speeder, zapper sa toilette, s'habiller à l'arrache, foncer au boulot pour éviter de se faire pourrir par le chef, un mec qui a le même parcours que lui, les mêmes cicatrices, mais qui se venge sur plus faible. Tout ça pour tondre des pelouses, déboucher des canalisations, se faire humilier par des types qui valent pas mieux que lui, qui ont juste appris à gueuler plus fort et à marcher sur les autres. Et avec Louis à la maison, c'est pire. Entre eux, c'est glacial, tendu, c'est la guerre froide. Ils se supportent, à peine. Deux étrangers sous le même toit, chacun avec sa rancœur, chacun avec sa haine rentrée, chacun avec ses souvenirs pourris.

Jean reste quelques secondes de plus, assis et immobile, à espérer un miracle, par exemple que la vie veuille bien lui foutre la paix, le temps de respirer, d'espérer que tout ça a un sens. Mais il va falloir se

lever, affronter la journée, les autres, soi-même, surtout. Rien ne changera jamais, tout recommencera demain, et les jours suivants, et tous les autres matins que Dieu, qui n'existe pas, fait. Le carrelage froid sous les pieds, les murs qui suent l'humidité, la plante grasse qui pend au plafond comme un poulpe fatigué, le miroir de l'armoire à pharmacie qui renvoie une image trouble, déformée, un Jean fantôme, un Jean brouillé. Il tire une dernière fois sur la chasse, à blanc, comme pour anéantir sa trace. Jean sort, me quitte, va affronter un nouveau matin, banal et sans éclat, avec l'espoir minuscule que, peut-être, aujourd'hui, il respirera un peu mieux.

*

Pour leur mariage, Lucette, la mère de Josepha, avait vu grand. La salle communale, un ancien gymnase reconvertie, réquisitionnée, le traiteur le plus coté du coin, les nappes intissées blanches, les bouquets de fleurs en papier crépon, les chaises alignées comme à la messe, les rubans qui pendouillent, les ballons gonflés à l'hélium qui frôlent le plafond, prêts à s'envoler, à quitter la fête, à fuir la gravité. Elle voulait du beau, du propre, du mémorable, Lucette. Elle voulait qu'on parle d'eux, qu'on dise : « Tu te souviens du mariage de la fille de Lucette ? » Elle voulait un conte de fées, ou au moins une parenthèse, un moment où tout serait possible, où la poussière du quotidien serait balayée sous le

tapis, où la lumière ferait semblant d'être douce. À la mairie, le maire avait sorti le grand jeu, discours bien huilé, vœux de bonheur, complicité, tendresse, aventures partagées. Les mariés s'étaient regardés, plein de promesses, mais les promesses ça ne coûte rien n'est-ce pas ? Les photos, les sourires figés, les mains moites, la robe blanche qui gratte, le costume de Jean trop grand, la cravate de travers, la mèche rebelle. Mais ils y croyaient dur comme fer, ce jour-là, ils se disaient que tout était possible, que l'amour, ça suffit, que la vie c'est une question de volonté, de courage, de miracle. Le repas de noces dans l'ancien gymnase, les guirlandes, l'orchestre qui accordait ses instruments. Les mômes couraient entre les tables, les vieilles râlaient, les jeunes picolaient en douce derrière les gradins. Ça sentait la sueur, le parfum bon marché, la promesse de lendemains qui chantent, la peur des lendemains qui déchantent. Les ballons, eux, se cognaient toujours au plafond, prisonniers de leur légèreté. Louis, le futur beau-père, le père de la mariée, avait pris le micro. Il avait commencé, voix forte, sourire carnassier, la gueule du type qui va balancer une vacherie, mais qui fait mine de plaisanter : « Mes chers amis. Pour un père aimant, c'est un grand jour de donner sa fille chérie à un homme. Surtout quand cet homme ne correspond pas vraiment à l'idée que je me faisais de mon futur gendre... » Lucette, gênée, avait tenté de lui tirer sur la veste, en vain. Louis, la pourriture, avait continué, implacable, devant les invités mal à l'aise, sa femme rouge tomate, Josepha verte de rage, Jean ratatiné

dans son costume trop cintré, les mains moites, le regard fuyant. « ... mais bon, la vie, c'est pas toujours comme on veut. On fait avec ce qu'on a. On espère que ça tiendra, alors on croise les doigts. Voilà, c'est tout. » Un rire jaune, quelques applaudissements contraints. L'orchestre avait repris, fissa, pour masquer le malaise, pour recoller les morceaux. Un discours qui avait laissé des traces. Certains s'en souviennent, la gorge serrée, le malaise planté dans la mémoire comme une écharde. La fête avait continué, mais l'ambiance était plombée. Les promesses, ce soir-là, avaient déjà pris un coup dans l'aile. Les regards en coin, les sourires forcés, les verres vidés trop vite. Josepha avait fait semblant, Jean avait pris sur lui, les proches avaient enduré, comme toujours, mais au fond tout le monde savait que ce mariage-là, il commençait déjà de travers, avec une tache sur la nappe, une fissure dans le décor. C'est comme ça, les contes de fées ça n'existe pas. Ce sont seulement des histoires bancales, des souvenirs infirmes et des discours qu'on fait semblant de ne pas n'oublier. Le lendemain, les ballons étaient toujours collés au plafond, ratatinés, témoins muets d'une fête déjà passée, d'un bonheur fané.

*

Jean fixe la toile de jute punaisée sur la porte. Le bouddha d'Yvon, cette horreur. Un machin difforme, jaune pisse, sourire de traviole, yeux globuleux. Le

voit-il vraiment, ce bouddha ? J'en doute. Yvon, même, il était adorable jusqu'à ses sept ans. Jusqu'à Cloé. Sa demi-sœur, la tornade. Dès qu'il avait su qu'un bébé arrivait, il avait pété un câble. Refus total. Scène d'anthologie, Oscar du drame. Des hurlements, des portes qui claquent, des larmes à n'en plus finir. De l'égoïsme pur jus. Yvon, largué, flippé, jaloux comme un pou. Josepha avait tenté de le raisonner : « Mon chéri, mon chéri... », mais rien à faire. Bouche en cul de poule, nez retroussé, il s'était braqué, bétonné, muré dans son coin. Les gosses, c'est la guerre. Les parents qui pigent pas ça, ils vont au casse-pipe, direct, sans passer par la case départ. Yvon est devenu leur cauchemar. Premier round : il s'est mis à pisser au lit. D'un coup, sans prévenir, comme un retour en arrière, une vengeance mouillée. Le pédiatre avait sorti le grand jeu : anxiété, stress, troubles du comportement, redistribution de l'amour parental, perte de statut. Des mots, des diagnostics, des ordonnances pour rassurer les parents. À l'école, Yvon avait viré teigne. Bastons, provoc', il martyrisait les petits, envoyait tout balader, défiait les grands, testait les limites. Josepha et Jean convoqués par la maîtresse inquiète : « Faut voir un pédopsy... » Les parents qui baissent la tête, qui paient la note, qui prient pour que ça passe. Avec l'âge ça s'était calmé, un peu, mais la rancune est restée. Yvon a grandi de travers, la tête pleine de colère, le cœur cabossé. Cloé, elle, c'est l'opposé. Sûre d'elle, brillante, elle le rabaisse dès qu'elle peut, petite reine du sarcasme et du mépris. Pour elle, Yvon, c'est du vent, un figurant,

un brouillon de frère. Aujourd'hui, Yvon peint pour exister, pour qu'on le regarde, pour qu'on épelle son prénom, pour qu'on s'arrête une seconde sur lui. Il se dit « artiste ». Jean, lui, traduit par « branquignole », il n'a pas les mots pour dire la douleur, alors il balance des piques, il fait le dur, il fait celui qui s'en fout, en vérité il s'inquiète, il s'en veut, il se demande où il a merdé.

Jean fixe le bouddha punaisé sur la porte, mais voit autre chose, une autre scène, ailleurs, loin. Un souvenir qui remonte, qui s'impose. Un autre gamin, une autre époque, un autre drame. La toile de jute devient écran, projecteur de souvenirs. Les fibres vibrent, les couleurs bavent, le jaune-pisse se transforme en lumière sale, en soleil terreux, en flash d'enfance fracassée. Il revoit un dortoir, des lits alignés, des draps rêches, des mômes qui pleurent dans le noir, qui serrent leur peluche, leur honte, leur peur. Il revoit ses propres mains, minuscules, accrochées à la couverture. Il se dit que la douleur, ça se transmet, comme une maladie, comme un secret de famille, comme une tache de naissance dont on n'arrive jamais à se débarrasser. Jean ferme les yeux, soupire. Le bouddha d'Yvon le regarde, sourire de travers, yeux globuleux. Jean se demande si un jour tout ça s'efface.

*

Louis fouille dans les placards de la cuisine pendant cinq bonnes minutes. Pour Jean, c'est une éternité, une torture, un supplice à la petite cuillère. Le vieux, là-bas, bancal, qui fourrage, claque les portes, râle à mi-voix, cherche un truc qu'il a sûrement oublié ou inventé, pour emmerder son monde, pour rappeler qu'il est là, qu'il existe toujours. Jean serre les poings, ferme les yeux, rêve de meurtre, de silence, de paix. La haine monte, acide, sans déboucher nulle part. Un goût de catastrophe, un truc qui va péter, mais on sait pas quoi, ni quand, ni où. La tension, l'électricité, la corde qui se tend à rompre. Il voudrait hurler, tout casser, disparaître, mais il reste là, planté, cloué, prisonnier de ce vieux qui bouffe l'air, qui bouffe la lumière, qui bouffe l'espace. Jean enfonce les poings dans ses orbites, tourne, appuie, jusqu'à la douleur. Sous les paupières, des étoiles, des milliers, comme quand il était même, dans une piaule de famille d'accueil, à se fabriquer des constellations pour survivre, pour oublier, pour tenir. Il savait pas que ça s'appelait poésie, il savait seulement que ça faisait moins mal, mais ce matin ça marche plus. Il n'y a que la douleur, brute, qui pulse, qui cogne, qui rappelle qu'il est vivant et qu'il n'a pas le choix. Là-bas, au fond du couloir, la cuisine se déforme, tangué, les murs se rapprochent, les placards se tordent, ouvrent des gueules de crocodile prêtes à mordre, à avaler le vieux, à avaler Jean, les tasses vibrent, les cuillères tintent, la cafetière crache des bulles d'hydrocarbure, la table se hérisse d'échardes. Jean doit fuir, remonter

à l'étage, retrouver sa chambre, la salle de bains, n'importe où mais loin de Louis. Avant de se lancer, il remâche sa petite vengeance, celle qu'il a servie à son beau-père après le mariage, la surprise préparée avec Josepha. Il y pense souvent, surtout depuis ce quatrième rendez-vous au *Flunch*, menu à 9,95 euros, le seul resto qu'il pouvait s'offrir à l'époque. C'est là qu'elle lui avait raconté froidement pourquoi elle était enceinte, pourquoi elle était fille-mère à vingt ans. Les mots qui tombaient, qui blessaient, qui expliquaient et brouillaient tout.

Jean serre les dents. Il se lève. Il va y aller. Il ne veut plus voir Louis, ni les placards, ni sa gueule. Le cœur qui bat trop fort, il ferme les yeux, inspire. Un instant de répit, de paix. C'est parti. Il traverse le couloir en apnée, ses pieds effleurent à peine le carrelage, dans la cuisine le vieux râle toujours, les placards claquent comme des portes de prison. Jean s'arrache, il s'évade. Dans l'escalier, il respire enfin. Il se dit qu'il faudrait recommencer, effacer, brûler les ponts, mais rien ne s'efface, la paix est un mirage, un rêve de gosse, une constellation sous les paupières.

*

Pas question de juger. Les humains sont censés l'être, *sensés*. Enfin, en théorie. Quand ils déraillent, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Rien. Je stocke et je ferme ma gueule. Je suis pas là pour faire la

morale, ni pour saboter la plomberie, ni pour fuir du joint histoire de leur apprendre à vivre. Je me vante d'être réglo, jamais un souci, jamais un mot plus haut que l'autre, même quand Josepha me décape la couenne au gel WC parfum romarin. Une torture, ce truc. Ça pique, ça démange, ça dégrasse jusqu'au trognon. Mais je bronche pas, toujours nickel, toujours prêt, mission accomplie, je suis là pour servir.

Et voilà Jean qui se repasse le film, assis en face de Josepha, chacun de leur côté de la table du *Flunch*, les assiettes graisseuses, la sauce figée, les verres embués, les couverts sales. Deux solitudes dans un resto de zone commerciale, lumière crue, bruit de fond, mêmes qui braillent, vieux qui mâchent. Moi, je reste à ma place, dans l'ombre, incognito. Confesseur discret, témoin muet. J'écoute Josepha raconter. Comment elle était tombée enceinte. Comment tout avait débuté. Les mots qui sortent, qui hésitent, qui tremblent. Les silences, les regards fuyants. J'écoute, je retiens. C'est pas mon rôle. Je suis une bouche d'égout céleste, avalant les peurs, les pleurs, les souvenirs, les secrets lourds comme du plomb. Je suis le confident des ombres, le saint des derniers recours. Les mots tombent dans ma cuvette, dans mon ventre, dans ma mémoire de faïence. Alors vas-y, Jean. Lâche-toi. Raconte. Pleure si tu veux, crie si tu peux. Moi, je suis là, je te capte. Je broncherai pas. Je suis le trône, le dernier refuge. À la fin, il ne restera que moi, gardien du pardon.

Josepha : « J'étais invitée à une soirée. Des amis, enfin, des connaissances. J'ai amené une bouteille de vin. On a bu, beaucoup, trop. Je sors pas souvent, tu sais. Je suis plutôt coincée. À vingt-quatre ans, je fais semblant d'être une fêtarde. J'ai commencé à bosser dans un salon de coiffure il y a deux ans. Petit appart, coloc, petite vie, tout est petit chez moi. Je vais voir mes parents une fois tous les trois mois, surtout pour faire plaisir à ma mère. On n'est plus proches depuis longtemps. J'ai quitté la maison à dix-huit ans, coloc avec une autre coincée. On fait la paire. J'ai fini mon apprentissage, il fallait que je gagne ma vie. Adulte avant l'heure, je crois... »

Jean s'ennuyait. Les minutes passaient, pâteuses, épaisses comme la sauce du *Flunch* qui engraissait les assiettes. Il avait mal au bide, la bouffe ou la nervosité, va savoir. Il voulait lui dire qu'il l'aimait, après le repas. Jusqu'ici, leurs rendez-vous, c'était des balades, des sourires, rien de charnel. Jean, pas puceau, mais pas loin. Sa sexualité, c'était la main, deux ou trois fois par semaine, des magazines pornos, des fantasmes de passage, rien de bien glorieux. Il vivait chez Jocelyne, lui reversait sa paie, Maurice était mort depuis belle lurette. Pas de quoi faire rêver une femme, même enceinte.

Josepha : « ... La soirée a duré, duré. Tout le monde était bourré. La musique cognait fort. J'étais ailleurs. À un moment, une fille s'est mise à poil, seins nus,

tétons percés. Une autre a suivi. Puis tout le monde s'est retrouvé à nu. Moi aussi. Ça a viré à la partouze... »

Jean avait blêmi. Une partouze ! Honte, admiration, jalousie, tout se mélangeait. Il imaginait Josepha nue, au milieu des autres, la peau contre la peau, la sueur, les mains, les sexes. Il ne savait plus où se mettre. Dans mon cabinet c'est pas vraiment le lieu idéal pour la gaudriole, mais la scène tourne en boucle dans sa tête, obsédante, sale, fascinante. Josepha continuait, la voix posée, comme si elle racontait la météo, la musique d'ascenseur du *Flunch* en fond sonore, les fourchettes qui raclaient, les mômes qui braillaient.

Josepha : « ... J'étais embarquée, je savais plus ce que je faisais. Allongée par terre, des corps partout, sueur, odeur, mains, bouches, sexes. Impossible de dire combien. Quelqu'un a éteint la lumière. Nuit noire. Le matin, gueule de bois, nue. J'ai paniqué, j'ai ramassé mes fringues à tâtons, j'ai filé. Personne n'a bougé. Il y avait du vomi sur le canapé. Je suis rentrée, j'ai pris une douche, je me suis couchée. J'ai dormi toute la journée. Le lendemain, j'étais vaseuse, j'ai flippé. Maladie vénérienne ? Non, pire. Je suis tombée enceinte. De personne et de tout le monde. Voilà pourquoi le même n'aura pas de père. J'espère que je te dégoûte pas, Jean. Sinon, je comprendrais. »

Pourquoi elle lui balançait ça ? Pour le tester ? Pour le punir ? Vrai, faux, peu importait. Jean sentait qu'elle avait besoin de le dire, de se débarrasser du

poids, de voir s'il allait fuir ou rester. En sortant du *Flunch*, il n'avait rien dit, ne s'était pas déclaré. Il n'avait pas osé. Il était perdu, la tête pleine de questions, le cœur en vrac, la gorge serrée. Ce serait pour une autre fois. Peut-être. Il marchait à côté d'elle, les mains dans les poches, le regard rivé au sol. Deux paumés, deux solitudes reliées par un même à venir. Rien de plus. Rien de moins.

*

Jean est au milieu de l'escalier qui conduit à l'étage, il secoue la tête, dissipe le souvenir de la confession. Il faut qu'il bouge, les jambes molles, le cœur qui tape fort. Tout ça, c'était il y a vingt ans, ou hier, ou à l'instant, il sait plus. Le temps, pour lui, c'est une flaque, une mare trouble où tout se mélange, où le passé remonte à la surface sans prévenir, sans logique, sans pitié. Il patauge, il glisse, il s'enlise. Les marches sous ses pieds deviennent des éponges, molles, spongieuses, prêtes à l'engloutir. Silence dans la cuisine. Louis a dû retourner dans son trou, dans son terrier, son abri de vieux chien galeux. Ce vieux con, il lui a fait perdre de précieuses minutes. Toujours là pour empoisonner l'air, à gâcher ce qui reste de paix dans cette maison. Jean avale sa salive. Un autre flash lui dégringole dessus. Retour en arrière. Son mariage. Les nappes blanches, la salle de sport, les bouquets en papier crépon, le discours de Louis, la rage domestiquée, la gêne qui colle à la

peau comme une chemise mouillée. Il revoit Josepha, belle, trop belle pour lui, les yeux brillants, le sourire forcé. Il revoit les invités, les regards en coin, les rires embarrassés, les verres qui s'entrechoquent pour masquer le malaise. Les ballons au plafond, les guirlandes, la lumière qui bave sur les murs, la fête qui sonne faux. Ça revient, sans prévenir, sans raison. Il voudrait tourner la page, mais la page est gluante, impossible à arracher. Il voudrait oublier, mais le passé s'incruste, s'invite à chaque instant, à chaque respiration. Les souvenirs sont des sangsues, des ventouses, des parasites qui pompent la force, qui injectent leur poison. Jean immobile, dans l'escalier, le regard perdu. Il n'y arrivera jamais, il traînera toujours cette valise de souvenirs avariés. Il est condamné à ça, à vivre avec les fantômes, à marcher dans la brume. Ça revient comme une mauvaise odeur, une chanson triste qu'on n'arrive pas à oublier. Jean avance, un pied devant l'autre, comme on avance dans la vase, sans vraiment l'espoir de s'en sortir. Il entraîne avec lui le fil tendu du passé sans cesse rallongé.

*

Le marié s'était levé. Jean avait tapé sur son verre, petite cuillère, bruit sec, métallique, qui ricochait sur les nappes blanches et les assiettes dégoûtantes. Les invités la fermaient, les conversations s'éteignaient, les regards convergeaient, curieux. Dans cinq

minutes, la pièce montée, l'orchestre, la *Marche nuptiale*, Mendelssohn à l'orchestre, le folklore en prime. C'était écrit, c'était payé, c'était prévu. Il fallait en passer par là, faire bonne figure, sourire pour la photo, pour la famille, pour la galerie. Jean s'était éclairci la voix. Une glaire encollait son palais, tenace, acide. Il aurait aimé la cracher sur Louis, la lui balancer en pleine gueule, mais il l'avait ravalée. Fierté, dignité, ou simplement la trouille. Il sentait physiquement le poids du regard de Josepha, de Lucette, de Louis, de Jocelyne, des cousins, de ses collègues invités, de tous ceux qui redoutaient qu'il se plante ou qu'il s'en sorte. La lumière des néons tremblotaient au-dessus des têtes, les guirlandes guindaillaient entre elles, les ballons repoussaient le plafond comme des cœurs d'enfants qui veulent s'échapper. Une cousine de Lucette s'occupait d'Yvon. Le gamin roupillait plus ou moins dans la poussette, la tête de travers, la bouche grande ouverte, un filet de bave sur la joue. La cousine le balançait doucement, ça grinçait, ça couinait, ça faisait un bruit de lit de camp mal huilé. Soudain, le silence pesait lourd, épais, poisseux. Yvon avait ouvert les yeux, paniqué, il avait hurlé. Un cri de sirène, de chat blessé, d'alerte à la bombe. Des têtes se retournèrent, des sourcils se froncèrent, des vieilles peaux soupirèrent, des jeunes cons s'esclaffèrent. Jean hésitait. Il avait préparé un papier, trois phrases, pas plus, mais les mots s'emmêlaient, se bouscullaient, se dérobaient. Il voyait sa main trembler, la feuille froissée, les lettres qui dansaient,

qui se brouillaient. Il voulait dire merci, il voulait dire pardon, il voulait dire qu'il n'était pas à sa place, qu'il faisait semblant, qu'il avait peur. Il voulait tout balancer, tout foutre en l'air, crier que les contes de fées c'était du flan, que la pièce montée était du carton, les alliances en toc. Mais il n'avait rien dit rien de tout ça. Il avait souri, bafouillé, remercié, fait ce qu'on voulait de lui. La salle avait applaudi, polie, mécanique, soulagée que ça se terminât enfin. L'orchestre avait attaqué la *Marche nuptiale*, les enfants couraient, les vieilles reprenaient leurs commérages, les jeunes se servaient en douce un verre de plus. Jean s'était assis, le cœur en vrac, la gorge asséchée, la tête farcie de regrets. Il regardait Josepha, il se persuadait qu'il l'aimait, qu'il ferait de son mieux, mais la fête était finie et la nuit serait longue, le bonheur ici-bas c'était fragile, c'était rare, c'était toujours à côté de la plaque. Que faire ?

Le marié s'était relevé, le courage lui était soudain revenu comme un reflux de bile. Il n'avait pas fini, il allait de nouveau causer. Jean, debout, redemandait le silence, « S'il vous plaît, s'il vous plaît... » Josepha était à sa droite, robe blanche, sirène, manches en dentelle, sourire anxieux. Jean s'était raclé la gorge, de la sueur coulait dans son dos. Il songeait à la première fois, le caddie récalcitrant dans l'allée de l'Hyper, la vie qui basculait sur une roue de travers, un détail à la con qui bouleversait tout. Il regrettait déjà ce qu'il allait annoncer, mais on ne réécrit pas la mémoire, n'est-ce pas ? Pas de retour en arrière. Voix

claire, rose blanche à la boutonnière, il avait dit : « En accord avec Josepha... ma femme... » Il avait senti le mot passer, *ma femme*, ça faisait drôle, ça faisait vrai, ça faisait propriétaire. Il avait regardé Lucette, Louis, sa mère, Jocelyne. Il avait toussé avant de reprendre. Les mariages, c'est toujours un peu clownesque, non ? Les convives patientaient, l'orchestre avait interrompu *La marche nuptiale* au milieu d'une mesure, Yvon braillait dans les bras de la cousine qui le secouait comme une maraca. Pour un peu, elle l'aurait envoyé valser au plafond, rejoindre ces putains de ballons gonflés à l'hélium. Les verres tintaient, les vieux chuchotaient, les mômes cavalaient sous les tables. Jean faisait durer le suspense, une pause calculée, puis il avait articulé d'une voix claironnante : « J'ai décidé d'adopter officiellement Yvon. » Stupeur générale. Beaucoup croyaient qu'Yvon était de lui. Regards en coin, chuchotements, questions muettes. Jean bras ballants. Quoi ? Il savait pas. Il attendait, c'est tout. Peut-être un signe, une approbation, une accolade, un pardon. Peut-être rien. Lucette bougea la première. Elle se leva, Louis suivit le mouvement, pas le choix, la chaussure de sa femme dans le tibia l'avait décidé. Les parents de la mariée applaudirent. Ça donna le signal. Les autres les imitèrent, applaudirent à leur tour, félicitèrent, tapèrent dans le dos du marié. Les sourires revinrent, les masques se remirent en place. Josepha pleurait, Jocelyne serrait Jean contre elle, fort, trop fort. Ah ! si Maurice avait été là pour voir ça. Il aurait pleuré, lui aussi, sans rien dire, la main sur

l'épaule, le regard fier. C'était beau, c'était touchant, c'était con. Un discours, une adoption, des applaudissements, des larmes, des mômes qui gueulaient. Yvon hurlait de plus bel, trop de bruit, trop de monde, trop d'émotion. La cousine, à bout, lui avait pincé la taille au-dessus de la couche. Maintenant, il avait une vraie raison de gueuler, le même, tandis que la fête aux neuneus s'éternisait.

*

À des années lumières les cris d'Yvon lui vrillent les tympans. Jean, la tête en vrac, il cogite à s'en user l'hippocampe, ses pensées qui tournent en rond, qui cognent, qui font mal. Les murs respirent, gonflent et dégonflent, soupirs de plâtre, murmures de papier peint. Jean hésite, avance à moitié, s'arrête, repart. Il grimpe les dernières marches de l'escalier qui se dérobent sous ses pieds, s'allongent, se rétractent, se plient et se déplient comme un accordéon. Il avance ou il recule, il ne sait plus. Peut-être qu'il dort, peut-être que tout ça n'est qu'un mauvais film qui repasse en boucle. Je le devine, Jean, silhouette floue dans la lumière du matin, corps usé, âme cabossée. Il faudra qu'il mette les choses à plat. Comprendre pourquoi Josepha a explosé contre son père hier soir au dîner. Il sent le coup fourré, l'embrouille dans l'air, la tempête qui couve. Ça le travaille, ça le ronge, ça lui bouffe le peu de paix qu'il croyait avoir trouvé. Des poissons morts flottent à la surface de son cerveau, tournent

en rond, yeux fixes, bouches ouvertes. Dans mon cabinet le bouddha ricane dans l'ombre, la porte bat doucement et la lumière salive sur le plancher comme une confiture trop liquide.

CINQ

Quatre, cinq minutes à peine après le passage de Jean Josepha descend l'escalier, pieds nus, robe de chambre froissée, cheveux ramenés en queue-de-cheval. Elle avance, chef d'orchestre indifférente, baguette invisible à la main, prête à mener la symphonie du matin : Cloé à nourrir, collègue à assurer, la matinée à dompter, la liste des tâches à l'infini. Elle coiffe à domicile, Josepha. Elle a vendu sa part du salon, celui qu'elle avait créé avec une copine, quand elle croyait au collectif, à la réussite partagée. Maintenant, c'est la liberté sous condition, des moments à soi, mais jamais vraiment pour soi. Le temps pour s'occuper d'Yvon et Cloé, le gérer comme elle l'entend, ne plus courir, ne plus rendre de comptes à personne. Illusions. Jean n'était pas chaud, perdre un salaire fixe pour un truc aléatoire, l'insécurité, le vide, l'angoissaient. Finalement, tout le monde y a trouvé son compte, même Jean s'y est fait, à sa façon, à coups de soupirs agacés. Un jour qu'elle en parlait avec Lucette, sa mère avait lâché, sourire en coin : « Ton mari, c'est pas un mâle Alpha, hein, pas du genre à imposer sa volonté. » Josepha avait ri, un rire un peu méchant, un peu triste : « Non, il est plutôt Bêta... » Elles avaient échangé leurs rires complices, moqueuses, mais au fond, Josepha savait que c'était vrai. Jean, il subit, il encaisse, il ne décide rien. Dans la cuisine, même les chaises le savent, elles grincent plus fort quand il s'assoit, peut-être

pour protester contre sa mollesse.

Josepha contracte son périnée. Envie de pisser, mais elle se retient. Elle fait ça tous les matins depuis qu'elle a vu un reportage à la télé sur la descente d'organes. Hypochondriaque, Josepha. Elle s'est inscrite à la salle de gym en ville, bosse ses abdos, veut tenir le coup, ralentir la chute. Pas question de finir avec un pessaire dans le vagin, non, plutôt crever. Alors elle sue, elle lutte, elle serre, elle compte les séries, elle surveille son corps comme on surveille une machine détraquée et à deux doigts de se gripper. Parfois, elle imagine ses organes comme des animaux de cirque, suspendus à des trapèzes, prêts à lâcher la rampe au moindre faux pas. Josepha s'arrête au bout du couloir, écoute. Silence. Son père est planqué dans sa chambre-cagibi. Il l'a entendue, mais il sortira pas. Pas le courage. L'altercation d'hier a rouvert la blessure, la vieille, celle qu'elle supposait cicatrisée, mais qui suppure, en douce, sous la peau. Pour accueillir Louis chez eux, elle avait fait semblant, blindée, sourire de façade, mais hier soir tout a volé en éclats. Les mots sont sortis, la colère, la peur. Rien n'est réglé, rien n'est fini. Un mouvement de tête, Josepha chasse les souvenirs, refuse de se laisser envahir, mais ils rampent, s'accrochent à ses chevilles, tentent de la faire trébucher. Elle les repousse d'un coup de pied, avance, entre dans la cuisine, allume la lumière. Les ampoules clignotent, hésitent, puis s'installent, jaune paille. Josepha sort les bols, le pain, la confiture. Les objets la regardent

faire, complices muets de ses débuts mécaniques. Elle jette un œil par la fenêtre, dehors la pluie tombe en diagonale, il lui semble que le monde a changé de couleur. Au coin de la rue un lampadaire lui fait un clin d'œil complice, elle s'imagine l'entendre fredonner un vieux refrain de Piaf. « Je deviens dingue », pense-telle. Elle se passe un peu d'eau sur le visage, et je la perds de vue, juste un instant, l'espace d'un matin comme un autre, ou presque.

*

Ils avaient pris le train, débarqué à Saint-Raphaël en plein après-midi, la chaleur scotchée aux tempes, les valises cognaient les mollets. Josepha s'en souvient, à croire que le temps s'est mis à tourner en rond, un chien qui cherche sa queue ou qui se dissout dans l'air moite, flottant entre deux battements de cœur. Les souvenirs ont des griffes.

Elle a préparé les céréales, sorti le lait du frigo pour Cloé, maintenant elle traverse le couloir dans l'autre sens, pieds nus, à l'affût du moindre bruit, la baraque qui craque, qui respire mal, vieil animal blessé. La tapisserie ondule, les motifs se mettent à ramper et à lui chuchoter des mots qu'elle avait oubliés. Louis, planqué dans son gourbi de misère, dort ou fait semblant. Ce mec, son père, rien qu'un salaud, un manipulateur, et la vieillesse n'a rien arrangé, il a gardé la même sale gueule, la même

odeur de vice, comme s'il s'était enduit d'un parfum d'abjection. Entre eux, un secret, pas beau, poisseux, un truc qui pue et qui les attache plus fort que des menottes. Depuis que Lucette s'est barrée, morte et enterrée, le secret s'est planqué sous des couches de rancœur, mais il bouge, il mord, il rampe la nuit sur le plafond, sur les murs. La culpabilité s'est installée, elle squatte Josepha, elle ne lâche pas l'affaire, elle ronge, elle parasite, elle fout tout en l'air. Doute, auto-accusation. Pourquoi, adolescente, elle n'a pas parlé plus tôt ? Pourquoi elle s'est pas défendue ? Elle l'a cherché, peut-être ? C'est ce qu'elle se répète, la nuit, le matin, quand ça cogne trop fort dans sa tête. Parfois ça l'étouffe, la rend molle, ou alors c'est la colère, la rage, elle gueule sur Jean, elle balance des piques, puis elle s'en veut, elle se hait. Dans la glace, son reflet lui tire la langue, la toise, la juge, parfois il se dédouble et s'enfuit à reculons.

Ils avaient pris le bus pour Sainte-Maxime, la mer, les palmiers, les touristes, Yvon laissé chez ses vieux, un an, déjà, le gamin, adorable, qui pionçait sans broncher, qui faisait ses dents en silence. Pour leur mariage, un an aussi qu'ils avaient convolé, on avait prévenu : pas de cadeaux, du blé, une collecte, histoire de s'offrir le rêve de Josepha, une semaine à Saint-Tropez, le soleil, la mer, la carte postale, *Douliou-douliou* Saint-Tropez. Rêve minuscule, parenthèse, mirage. Là-bas, le sable était si blanc qu'on aurait dit du sucre, et les vagues chuchotaient en morse des messages codés que seule Josepha

comprendrait.

Elle ouvre la porte de mon cabinet, entre, déroule quatre feuilles de PQ, essuie la cuvette, elle connaît les mecs ici, incapables de viser, surtout le vieux, le porc, à croire qu'il pisse à côté exprès. Elle s'assied, tendue, les muscles raides, le cerveau en cavale. Ça vient pas, tout se mélange, Saint-Tropez, le passé, Cloé qui va débarquer, traîner des plombs pour bouffer, Yvon, le glandeur, l'artiste autoproclamé, Jean dans la salle de bains, qu'elle croisera peut-être avant qu'il se casse, Louis qu'elle veut éviter, Louis et son geste, Cloé et Louis, elle, eux, tout le bordel. Les pensées s'entortillent, se transforment en serpents qui sifflent dans sa tête quand enfin l'urine jaillit, un jet brutal, ça brûle, ça soulage, un moment, mais ça lave pas grand-chose.

Adolescente, Josepha s'était tailladée, pour payer, pour expier, pour se donner l'illusion qu'elle pouvait pardonner à Lucette qui n'avait rien trouvé de mieux que de la traîner chez le psy, alors que c'était elle, la mère, qui aurait dû y aller, mettre des mots sur sa lâcheté, sur cette heure passée à expliquer à sa fille qu'il fallait pas en faire tout un plat, que le père, c'était un faible, et qu'elle, Josepha, avait sûrement fait un truc, même sans savoir, pour le provoquer. « Tu dois garder ça pour toi, Josepha. C'est entre nous. C'est fini, ton père te touchera plus, je te le promets. » Lucette, qui en vérité, à demi-mots, traitait sa fille de putain.

L'urine frappe la faïence, musique

d'accompagnement de ses pensées tordues. Refrain qui lui raconte les blocages, la dissociation, l'incapacité à baiser sans se sentir coupable, la radicalisation, l'irascibilité, les idées noires, et tout le merdier. La dernière goutte tombe, *ploc*. Josepha figée, le regard dans le vide, elle se noie, elle s'immerge dans l'eau bleue du golfe de Saint-Tropez, le souvenir du voyage de noces, un an après le mariage, comme une parenthèse, un instant de paix volé au chaos avant que la vie ne reprenne, brutale, inachevée. Dans la cuvette, le reflet du plafond se met à onduler, et l'espace d'un instant Josepha voit la mer, immense, qui l'appelle, qui la berce, avant de la recracher sur le carrelage froid.

*

L'hôtel, deux étoiles, Sainte-Maxime, façade lépreuse, rideaux jaunis, odeur de détergent qui irritait le nez, tu pigeais tout de suite que t'étais pas chez les rois du pétrole. Le réceptionniste, la quarantaine, visage en carton-pâte, t'avais balancé un bonjour sans lever les yeux, il en avait vu défiler des centaines, des Jean et des Josepha, des couples mal assortis, des familles tuyau de poêle, des touristes venus cramer leur pognon et leur épiderme sur la Côte d'Azur, histoire de rentrer chez eux avec un peu de soleil dans la voix et des souvenirs en strass plein les poches. Jean, il avait posé la carte de crédit sur le comptoir, pour l'empreinte, au cas où, il

savait pourtant qu'ils toucheraient pas au mini-bar, trop cher, mais fallait bien faire semblant, jouer les clients, pas les crevards. Josepha, elle, avait pioché au hasard un flyer dans une petite corbeille en osier posé près d'une lampe imitation Lalique, réflexe de survivante, elle l'avait pas lu, elle l'avait planqué dans sa poche, comme un talisman. Dehors, le ciel s'éventrait, orage d'été, grosses gouttes qui martelaient le bitume, les rues se transformaient en rivières, les touristes couraient, sacs sur la tête, sandales qui glissaient, ça gueulait, ça riait, ça râlait. Jean, il regardait la flotte tomber, il ronchonnait, « Merde, ça commence bien », il avait le chic pour voir le verre à moitié vide, surtout quand il était déjà presque sec. La chambre, troisième étage, pas d'ascenseur, fallait se taper les valises dans l'escalier, moquette râpée, Jean suait, Josepha soufflait comme un phoque, ils s'engueulaient à mi-voix, les nerfs, pas envie que les autres entendent, pas envie non plus de se taire.

Tous les matins, c'était la navette pour Saint-Tropez, le bateau brinquebalant, l'odeur de gasoil, la gerbe, un arrêt à Port Grimaud, maisons de carte postale, canaux, touristes qui mitraillaient à tout-va, qui posaient, qui faisaient semblant d'être heureux. Deux jours à crapahuter à Saint-Tropez, à visiter la Citadelle, le musée de l'Annonciade, le port, la Ponche, à mater les yachts, les corps bronzés, les lunettes de soleil hors de prix, les shorts qui moulaient les fesses, les chromes des bagnoles qui

rutilaient à vous rendre aveugle. Chez Sénéquier, ils avaient pris un café, quinze balles la photo souvenir, fallait bien, c'était le passage obligé. Jean, il en avait marre, il se disait qu'il avait raté le train, qu'il était né du mauvais côté, du côté DASS, ni pile ni face, sur la tranche, le pire, qu'il serait jamais de ceux qui claquent du fric sans compter. Josepha, elle, elle se convainquait que c'était ça, le bonheur, elle photographiait à tout-va, elle souriait niaisement, elle s'inventait une autobiographie, elle refusait de voir que son rêve s'effritait, que Saint-Trop, c'était juste un décor, une illusion. Les yachts flottaient dans l'air, les palmiers se pâmaient, les touristes déambulaient, figurants de carton dans un décor de théâtre. Le soir, ils rentraient, ils bouffaient une crêpe mal cuite ou un pain bagnat dégoulinant, huile sur les doigts, Jean râlait, ça lui filait des gaz. Plus tard, la chambre, la fenêtre ouverte, le bruit de la rue, ils faisaient l'amour, Jean s'appliquait, Josepha singeait, elle pensait à autre chose, elle avait appris à faire ça, à mentir, à donner le change. Le plafond se fendillait, les ombres dansaient, le ventilateur brassait l'air de rien, les draps s'enroulaient autour de leurs corps comme des langues de cauchemar.

Brutal retour au présent, dans mon cabinet, Josepha assise sur la cuvette, Cloé, la gamine, derrière la porte, dans le couloir, qui râle : « Maman, tu te magnes, j'ai vachement envie... » Josepha soupire, elle s'essuie, elle se lève, elle tire la chasse, elle regarde l'eau tourner dans la cuvette, elle pense

à rien, ou à tout, à la mer, à Louis son père, à la lassitude qui la ronge. Cloé, elle tape du pied, elle s'impatiente, elle dit, comme si ça pouvait faire s'activer sa mère : « Papy est dans la cuisine ! » Josepha se crispe, l'air se charge d'une odeur de brûlé, de non-dit, de peur. Elle ferme les yeux, elle se replonge dans son souvenir, vingt ans plus tôt.

Le troisième jour, en rangeant des habits, Josepha était tombée sur le flyer, elle l'avait lu, stage de pêche sous-marine, pas si cher, une journée, pourquoi pas. Elle en avait parlé à Jean, lui voulait pas, il savait pas bien nager et préférait rester sur la plage à regarder les femmes, les poitrines à l'air, les petits culs, les gros aussi. Josepha, elle y était allée. Elle s'était équipée, palmes, masque, tuba, fusil-harpon, le moniteur, jeune, musclé, bronzé, sourire blanc, un archétype, il lui avait montré comment faire, elle se sentait vivante, elle riait, elle oubliait Jean, elle s'oubliait. C'était sa meilleure journée de vacances, elle avait acheté un fusil-harpon, souvenir inutile, mais elle voulait garder un bout de cette journée, un bout de bonheur. Le fusil, la nuit, brillait dans le noir, comme une épée magique, prêt à embrocher les monstres du passé. Le dernier jour, ils avaient repris le bus, le train, la valise et le fusil-harpon, Jean râlait, « Qu'est-ce que tu vas foutre de ce machin, merde, y a pas la mer chez nous, tu vas chasser les poissons dans la baignoire ? » Josepha souriait, elle répondait pas, elle pensait à la mer, au moniteur, à ce qu'elle avait ressenti, à ce qu'elle

avait perdu.

Vingt ans plus tard, Cloé qui râle, Louis dans la cuisine, les regrets, les rêves en toc. Josepha reste plantée là à penser à ces foutus galets qu'il faudrait remettre dans mon réservoir. Elle ouvre la porte, manque de se casser la gueule sur Cloé, la gamine pressée, la moue en bandoulière. « C'est pas trop tôt maman ! » Elle bouscule Josepha, entre dans mes toilettes, claque la porte derrière elle comme si elle voulait lui couper le souffle. Avant même de s'asseoir, elle lance à travers la porte une menace, exprès, parce qu'elle se souvient de la veille, de l'engueulade : « Papy est encore dans la cuisine, si tu veux savoir. » Le vieux, dans la cuisine... « Il t'a dit quoi ? » Cloé, déjà culotte baissée, la voix étouffée à travers la porte : « On s'est juste fait la bise, maman... Pourquoi, y a un souci ? » Perfide. Josepha ne répond pas, elle détale, la tête pleine de questions, le cœur qui cogne. Putain, Louis.

*

Cloé, c'est la même que je préfère dans le lot. Treize ans, mais déjà dans le regard la promesse d'autre chose, de plus grand, de plus fort. Elle a pas tout le barda des préconceptions sur le dos, ces oeillères d'adultes qui sont des entonnoirs à malheurs. Dans la façon de marcher, de se tenir, tu sens la future femme en embuscade, tapie derrière

l'ado, prête à bondir. Elle, c'est la moins abîmée du clan, la seule qui flotte pas, qui tangué pas, qui se meut dans la maison sans rebondir contre des murs invisibles. Cloé fonce, elle hésite pas, elle vise droit, même quand elle pisse. Concentrée, le jet franc, précis, comme si elle réglait ses comptes avec le monde, comme si elle pissait sur les chagrins, sur le carrelage qui, à cet instant, se gondole sous ses pieds comme une mer en colère. Sur qui, sur quoi ? Mystère. Peut-être sur tout à la fois, peut-être sur rien, pour le plaisir de marquer son territoire dans ce zoo familial. C'est qu'elle est amoureuse, Cloé. Premier frisson, cœur qui tape trop fort, gorge nouée, papillons dans le ventre. Mais ce ne sont pas de simples papillons, non, ce sont des lucioles phosphorescentes qui font la nouba sous sa peau, qui s'envolent en procession vers la lune. Son cœur ? Un tambour tribal, un moteur d'avion en plein décollage, qui cogne contre ses côtes comme un prisonnier impatient de s'évader. Sa gorge, étranglée par une liane invisible, se met à pousser des racines, à fleurir de mots qu'elle n'ose pas dire. Cloé flotte, légère, portée par une marée de sensations absurdes. L'amour, chez elle, c'est un cirque forain qui s'installe dans ses veines, un manège sans frein, une tempête de confettis dans la tête. Elle voudrait en parler, mais sa voix se dissout en nuages, elle voudrait fuir, mais ses jambes deviennent des algues, enracinées dans le tapis. Elle est amoureuse d'un grand, un redoublant, un Troisième, la classe au-dessus, le genre à faire tourner les têtes, brun, peau lisse, pas

un bouton, pas une cicatrice, rien à voir avec les autres, les boutonneux, les puants, les hormonés en crise. Lui, il a la gueule lisse, le regard sombre, il dégage un truc, un mystère, une assurance qui fait trembler Cloé rien qu'à le croiser. Dans les couloirs, il glisse, il fend la foule comme un navire de guerre, la lumière se plie sur son passage. Cloé, elle, se liquéfie, elle devient flaque, elle coule entre les carreaux, elle s'infiltre dans les interstices, invisible, amoureuse jusqu'à la moelle. Il n'a pas besoin de parler, lui, il communique par ondes, par éclairs, par silences qui font plus de bruit que mille cris. Ses yeux, deux puits sans fond, avalent tout sur leur passage. À côté de lui les garçons du bahut ressemblent à des croûtes, des écorces, des caricatures d'humains en pleine mutation, alors que lui, c'est déjà un homme, un mystère ambulant, un sphinx. Elle l'aime en secret, comme on aime à treize ans, à s'en inventer des histoires la nuit, à se refaire le film cent fois, à guetter un signe, un sourire, un mot. Lui, il sait pas, ou alors il fait semblant, il la voit, il la sent, mais il dit rien. Les copines se marrent, «T'as autant de chances de le pécho que de gagner au Loto», qu'elles balancent, moqueuses, mais au fond, c'est la jalousie qui parle, la peur de rester sur le quai. Si je pouvais lui souffler un truc à Cloé, ce serait fonce, vas-y, croque, le premier amour, c'est la première clope, ça brûle, ça marque, ça s'oublie jamais, ça intoxique à vie.

Dans la cuisine, au bout du couloir, ça gueule. De l'autre côté de la porte de mon cabinet, les voix

éclatent, ricochent sur les murs. Les mots prennent forme, dégoulinent comme de la peinture fraîche. Sa mère crie forcément sur le vieux, papy Louis, la jambe de bois qui cogne le carrelage, le râleur à l'ancienne. Depuis hier soir, ils se bouffent le nez, pour des broutilles, des miettes, des histoires anciennes mal cuvées, qui rampent sur la table, se faufilent entre les tasses, se cramponnent aux rideaux. Cloé, elle pige pas tout, mais elle sent que c'est à cause d'elle, ou grâce à elle, elle sait plus, elle veut pas savoir. Hier soir, Louis était plutôt en forme, le seul à tirer la tronche, c'était Yvon, le frère, le grand, vingt ans, toujours à squatter une piaule, à traîner ses ambitions d'artiste raté, à se prendre pour un génie incompris. Quel con, celui-là. Cloé, elle, elle se promet de pas finir comme lui, de foutre le camp dès qu'elle pourra, majeure et vaccinée, dehors, loin de cette maison de frappadingues. Elle fera des études, longues, elle fera cracher le fric aux parents, elle deviendra quelqu'un, pas comme Jean, le père fantôme, le type sans saveur, sans relief, qui subit comme on subit la pluie. Ni comme la mère, toujours à cran, prête à exploser pour un rien. Comment ils ont pu faire une fille comme elle, c'est un mystère. Yvon, par contre, ils l'ont raté, elle le déteste, elle doute même d'avoir le même sang, mais ça, elle l'avouera jamais. Un artiste, mon œil. Un parasite, ouais. Elle lève les yeux, tombe sur le bouddha peint par Yvon, une horreur, une tache sur le mur, un rappel constant de l'échec familial. Le bouddha cligne des yeux, tire la langue, la défie de le décrocher. Cloé

se lève, remonte son boxeur, piqué à Jean, son uniforme de nuit, un truc d'homme, large, confortable, qui lui donne l'illusion d'être ailleurs, d'être autre. Ses jambes maigres, ses genoux cagneux, c'est tout ce qui lui reste de l'enfance, les dernières traces d'insouciance, bientôt effacées, elle l'espère. Cloé se retourne, jette un œil dans la cuvette, tire la chasse. L'eau tourbillonne, emporte avec elle des souvenirs, des bouts de phrases, des morceaux de colère. Dans la cuisine, ça continue de s'écharper. Cloé soupire, hésite à ouvrir la porte, à plonger dans l'arène. Depuis que papy est là, la tension est partout, entre lui et sa mère, entre Jean et Louis, entre Josepha et Jean, des fils électriques qui traversent la maison, des non-dits, des actes manqués. La maison est devenue une centrale à haute tension. Papy Louis, lui, phospore dans son fauteuil comme un vieux générateur, le regard branché sur une prise invisible, distribuant des décharges à chaque soupir. Sa mère, tendue comme un fil de cuivre, esquive ses regards, elle flotte dans cette atmosphère saturée, elle respire l'ozone, des étincelles crépitent sous sa peau. Jean et Louis, eux, s'évitent, se frôlent, se heurtent parfois, deux aimants mal orientés, incapables de se repousser ou de s'attirer vraiment. Chaque geste, chaque regard, chaque silence est un court-circuit possible, une promesse d'incendie. Cloé saurait pas mettre des mots dessus, mais elle le sent, ça grésille, ça crépite, ça rend l'air irrespirable. Il a suffi d'un geste de Louis, anodin, une caresse dans ses cheveux, un truc de

vieux, pour que tout parte en vrille et que Josepha monte dans les tours. Jean, fidèle à lui-même, s'est planqué, petit, minuscule, invisible. Un lâche. Cloé l'a interprété très tôt, cette lâcheté. L'avantage, c'est qu'on en fait ce qu'on veut, d'un père comme ça, on choisit pas sa famille, ni même qui on est. Mais ça y est, Cloé inspire, franchit la porte, et c'est comme si elle déclenchait l'orage. « Je t'interdis, tu m'entends ! Je t'interdis ! » Josepha hurle dans la cuisine à s'éclater les veines du cou. Cloé avance avec précaution dans le couloir et lance, tranquille, de loin : « On vous entend d'ici, c'est quoi le problème ? » Josepha, toujours de la cuisine, ordonne : « Va t'habiller, tu vas être en retard pour le collège ! » Louis claudique, prêt à se planquer dans son cagibi, prothèse vissée, pantalon de velours, chemise à carreaux, l'air de rien. « Où tu vas ? J'en ai pas fini avec toi, alors tu restes là ! » Josepha fulmine, le visage tordu par la colère. Cloé hausse les épaules, un geste lu mille fois dans les bouquins, mais ça le fait, alors pourquoi s'en priver ? Elle va pour grimper les premières marches et laisser les gladiateurs s'écharper dans l'arène, quand, un diable sorti de sa boîte, Yvon déboule en short de foot trop grand, trop vieux, déformé, qui bâille à l'entrejambe, planté à mi-hauteur dans l'escalier, les couilles à moitié à l'air. « Manquait plus que lui », pense Cloé. Elle se dit qu'un jour elle racontera tout ça, ou alors elle oubliera, et c'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire. Elle s'avance de quelques pas, elle glisse, elle flotte, déjà ailleurs, déjà plus forte que tout ce

merdier.

*

Faut dire deux mots d'Yvon, l'aîné, le prototype foiré, l'enfant d'un autre, même s'il ne le sait pas, même si tout le monde joue la comédie, même si Jean, le père officiel, n'a jamais osé lever le voile sur la supercherie. Yvon, c'est la pièce rapportée, le boulon mal vissé dans la machine familiale, le fruit tombé d'un arbre inconnu, ramassé en douce un soir d'orage. Yvon, c'est l'enfant du vent, du hasard, d'un autre sang. Il sent confusément qu'il manque une pièce au puzzle, que son reflet dans la glace n'a pas la même couleur que les autres. Il avance à côté de sa propre vie, il cherche sa place. Prototype foiré, peut-être, mais vivant, malgré tout, cabossé, bancal, mais debout, comme une chaise à trois pieds qui refuse de s'écrouler. Yvon, il a rien de Jean. Ni la gueule, ni la démarche, ni même la façon de mâcher le pain le matin. C'est flagrant, quand on y pense, ça saute aux yeux comme un graffiti sur la tapisserie. Les oreilles décollées, la mâchoire carrée, les yeux trop noirs, trop profonds, un puits sans fond où on pourrait jeter toute la famille, père, mère, sœur, ils remonteraient jamais. Jean, lui, il est fade, un type qu'on oublierait dans une pièce vide. Yvon, c'est l'intrus, le coucou dans le nid, et pourtant il s'est jamais posé la question. Ou alors il a pas voulu. Peut-être qu'il s'en fout, au fond. L'ignorance, c'est

confortable, un vieux fauteuil qui sent la poussière et la résignation. Ce qu'il a piqué à Jean, c'est pas le sang, c'est la poisse. Le côté loser, la défaite en bandoulière, la résignation molle. Yvon traîne sa carcasse. Il voudrait qu'on le regarde, qu'on le remarque, mais il fait rien pour. Pas d'études, pas d'envie, pas de projet. Il a laissé filer le bac, les concours, les boulots d'été, tout ce qui aurait pu l'arracher à la maison. Il s'est inventé une passion, la peinture, comme d'autres s'inventent des maladies. Un prétexte pour exister, pour qu'on lui foute la paix, pour qu'on lui file du matos. Dans sa chambre, il a installé des tréteaux bancals, une vieille table de récup, des pots d'huile, des pinceaux, des fusains. Josepha a tout payé, ça lui fait plaisir, elle dit. Ça lui rappelle quand il était petit, avant Cloé, avant la dégringolade, quand il collectionnait les Lego, les voitures miniatures, les billes de verre multicolores. C'était facile, à l'époque. Maintenant, elle le voit s'étioler, s'enliser, vingt ans et déjà vieux, l'année sabbatique qui menace de durer toute une vie.

Yvon, il peint. Ou plutôt il barbouille. Des horreurs, des trucs informes, des couleurs qui bavent, des visages tordus, des paysages morts. Son premier chef-d'œuvre, un bouddha difforme, a fini dans mes chiottes, relégué par Jean qui pouvait pas le voir en peinture, c'est le cas de le dire. Dernièrement, Yvon s'est attaqué à une nature morte, une pomme pourrie, une bouteille vide, un couteau rouillé. Une nature aussi morte que son talent. Il s'en doute bien

qu'il est pas doué, qu'il fera jamais rien de bon, mais il continue, parce que ça meuble et ça donne l'illusion d'être. Josepha l'encourage, elle s'accroche à l'idée que son fils pourrait devenir quelqu'un, un artiste, un vrai, pas comme Jean, pas comme elle. Jean, lui, il supporte pas. Il râle, il tord le nez, il balance des piques à chaque repas : « C'est quand que ton con de fils il va se bouger le cul ? Je vais pas le nourrir jusqu'à la fin des siècles, ni ton père d'ailleurs... » Josepha réplique, elle se braque, elle rappelle qu'elle bosse aussi, qu'Yvon c'est aussi son fils, même s'il est sorti de couilles inconnues. Les disputes, c'est leur carburant. Yvon, comme Louis, le grand-père, sont des sujets qui fâchent, des abcès jamais percés. La vérité, c'est qu'on souhaite que le vieux claque et que l'aîné se tire ailleurs, loin.

D'habitude, Yvon descend pas avant que la maison soit vide. Cloé au bahut, Jean au boulot, Josepha chez une cliente à faire des teintures violettes à des vieilles peaux qui sentent la naphthaline et la cigarette froide. Yvon attend que la maison se vide de ses bruits, de ses voix, de ses odeurs de café brûlé et de shampoing bon marché. Il descend alors, à pas de loup. Yvon, un fantôme qui aurait oublié d'être effrayant. Dans la cuisine, les restes du petit-déjeuner font la gueule : un bol de lait tiède, une tartine abandonnée, une cuillère qui tremble dans le vide. Yvon s'assoit, écoute le tic-tac de l'horloge, le frigo qui soupire. Il aime ce moment suspendu, ce théâtre déserté, où il peut exister sans

jouer, sans répondre, sans feindre. Dehors, Josepha doit être en train de papoter, de badigeonner de violets criards les crânes de vioques fatigués, d'écouter les histoires qui sentent la naphtaline et l'encaustique, pendant que Cloé s'efface dans la foule du bahut, tête baissée, cœur ailleurs, le fameux gars de Troisième, et que Jean s'use le moral à son boulot de merde. Yvon reste là, seul roi d'un royaume sans sujets, à regarder le soleil grimper sur la nappe. Reste Louis, mais lui, il compte pas. Yvon, il l'aime bien. Parfois ils discutent, le vieux lui raconte des histoires d'avant, des souvenirs en noir et blanc, ses guerres réelles ou inventées, les femmes avant Lucette, les bistrots enfumés des petits matins blêmes. Louis, il a la gaudriole facile, il parle de cul sans gêne, surtout quand les autres sont pas là. « J'bande plus, mais personne m'interdit de bander des yeux... » qu'il a sorti un jour en se marrant comme un bossu. Yvon a rigolé, ça le détendait cette complicité de mecs, même si côté gonzesses, Yvon c'est pas une flèche. Il sort peu, il drague pas, il rêve plus qu'il n'agit. Il a eu une copine, une fois, au lycée, une histoire courte, sans lendemain. Depuis, rien. Il regarde les filles de loin, il s'invente des scénarios, il fantasme, il s'en contente. Yvon vit derrière une vitre épaisse, il observe le monde sans jamais vraiment le toucher. Les filles, il les voit passer comme des poissons colorés, silhouettes floues, reflets mouvants, sirènes inaccessibles qui laissent dans l'air un parfum de mystère et d'après-shampoing fruité. Il les regarde, il les collectionne dans sa tête, il leur invente des vies,

des voix, des manies. Il leur parle en silence, il leur écrit des lettres qu'il n'enverra jamais, il les aime sans les approcher, sans risquer de se brûler aux éclats du réel. Sa seule histoire, cette fille du lycée, s'est effacée comme une craie sur le trottoir après la pluie. Un baiser volé, quelques mots échangés, puis le vide, le silence, l'oubli. Depuis, il préfère l'imaginaire, les amours sans conséquences, les films qu'il se projette sur la rétine, allongé dans le noir, les mains derrière la tête, parce que le monde dehors est trop rugueux, trop bruyant, trop plein de regards qui jugent et de corps qui bousculent. Ce qu'il aime par-dessus tout, Yvon, c'est la maison vide. Il vient dans mes toilettes, s'enferme, se paluche, tire sur la corde jusqu'à ce que ça vienne. Après il essuie la cuvette avec du PQ, propre sur lui. Une fois, il a goûté son sperme, la curiosité du désœuvré. Il a pas aimé, mais il l'a fait, pour savoir, pour cocher la case. La vie d'Yvon, c'est ça : des gestes mécaniques, des petits plaisirs honteux. Il se sent pas coupable, Parfois, il imagine que ma chasse d'eau emporte tout, qu'il disparaît dans le siphon, happé par les canalisations, rejoignant le royaume des ratés, là où l'amour-propre se mélange à une bouillie grise. Mais ce matin, c'est la foire d'empoigne, la crise, le branle-bas de combat. Josepha pète une durite, hurle, la voix cassée. Louis, il crie aussi, l'insulte rageuse, l'exaspération plantée en plein bide. Sa fille, sa gamine, si douce petite, maintenant une furie, une étrangère. Elle l'accuse, elle crache sur lui, elle le condamne, et voilà le vieux sur la sellette, menacé, jugé, pour quoi ? Pour une

main dans les cheveux de Cloé, hier soir, un geste tendre, rien de plus. Mais Josepha voit le mal partout, elle explose, elle déborde, elle projette. Louis, il comprend pas, il vacille sur sa jambe de bois, il cherche des yeux un soutien, un mot, un geste qui viendrait l'arracher à la tempête. Yvon, planté dans l'escalier, capte rien, sait pas quoi faire, quoi dire. Sa mère est rouge de colère, son grand-père chancelle, Cloé est figée dans le couloir, entre moi et la cuisine. La porte de mon cabinet est restée ouverte, j'entends tout, j'assiste tout, grand-reporter de guerre. C'est du théâtre, du grand, du classique. Feydeau, Racine, la totale. Ne manque que Jean, qui finit de s'habiller, prêt à débarquer, à jouer sa partition. J'ai presque hâte qu'il arrive, spectateur-voyeur. Yvon se sent de trop, il se sent en trop. Il regarde sa mère, il voit sa colère, sa peur, sa lassitude. Il regarde son grand-père, il voit l'accablement, la tristesse, la honte. Il tourne la tête vers Cloé, il voit l'enfance qui s'en va, la révolte qui pointe. Il se regarde lui, il voit rien. Un type paumé, un figurant dans une histoire qui n'est pas la sienne. Puis il pense à sa nature morte, à la pomme pourrie, à la bouteille vide, au couteau rouillé. Il se dit que c'est lui, tout ça. Mort, vide, rouillé. À 20 ans. Et moi, le trône, je comptabilise les coups, fais les additions, retranche les blessures et totalise les points. La tragédie moderne version papier toilette, en somme. Une famille qui se décompose, s'atomise. Je suis le fidèle, témoin de la débâcle. Ça grésille dans l'air, ça crépite sous la peau, ça sent l'orage, la sueur, la peur, la vieille lessive familiale

qu'on lave entre quatre murs, à l'abri des regards, mais dont l'odeur suinte des joints, s'incruste dans les rideaux, s'accroche aux ampoules. Tout ce qui s'est accumulé depuis des années, les rancœurs, les humiliations minuscules, les gestes retenus, les mots jamais dits, ça sature l'atmosphère. On dirait que la maison va exploser, que les murs vont se fissurer, que les plafonds vont s'effondrer sous le poids des haines. Même les horloges, ce matin, tournent à l'envers. Moi, je suis là, fidèle au poste, le trône, le réceptacle à merde, la mémoire des corps et des âmes, la boîte noire de la famille. J'ai tout vu, les plaisirs honteux, les gestes d'amour, la colère, les larmes, les espoirs noyés. J'en garde la trace, je retiens l'odeur, j'archive dans mes canalisations, là où personne ne va jamais fouiller.

Dans le couloir, Cloé est restée figée, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés, la gamine qui prend tout dans la gueule, qui boit la violence comme une éponge, qui s'agrippe à l'enfance comme à une bouée percée, l'ado au dos du mur. Elle n'a jamais connu sa mère dans un tel état, possédée, le visage tordu, la bave aux lèvres. Elle n'a jamais vu Louis, son grand-père, aussi rouge, cramoisi, apoplectique, à deux doigts de cogner, de mordre, de tuer. Et son frère, Yvon, planté dans l'escalier, grande carcasse amorphe, bras ballants, bouche molle, les yeux hagards, la figure d'un type qui ne sait pas s'il doit fuir ou se dissoudre dans le papier peint, qui regrette d'être sorti de son antre, qui voudrait disparaître, ne

jamais être né. Dans la cuisine, c'est la guerre. Josepha crache son dégoût. Elle hurle, elle injurie, elle vide son sac, elle vide son cœur, elle vide son âme. Louis, le vieux, titube sur sa prothèse, KO debout ou saoul comme un Polonais, mais il tient bon, il ne cède pas, il rend coup pour coup, il vomit sur Josepha ses quatre vérités. Ils sont face à face, front contre front, souffle contre souffle, postillons contre postillons. Plus rien n'existe autour d'eux, ni la cuisine, ni les murs, ni la vie dehors. Deux bêtes blessées, deux fauves acculés, deux survivants d'une guerre qui n'a jamais eu de nom que pour eux et Lucette, la morte, l'épouse, la mère, la grand-mère, la fossoyeuse de la morale, qui plane au-dessus de la table, fantôme qui ricane dans le frigo. Et moi, je suis là, dans mon cabinet, témoin sans voix. Si on me brisait on entendrait les cris, les pleurs, les râles, tout ce qui s'est déposé, couche après couche, sur ma faïence ébréchée, alors que Cloé gueule, d'un coup, d'un seul, la gorge brûlée et la voix cuisante : « Mais merde, vous allez arrêter à la fin ! » Elle supplie, elle implore, elle crie à s'en déchirer les tripes. Personne ne l'écoute. Personne ne l'entend. Elle n'existe pas, elle n'est qu'une victime collatérale. Elle se tourne vers Yvon, elle le prend à partie : « Yvon, fais quelque chose, bouge-toi pour une fois ! » Mais Yvon, il n'a rien à donner. Il n'a jamais rien eu à donner. Il la regarde, il la voit pas. Il est ailleurs, il est déjà reparti, il a déjà fui, il n'a jamais été là. Il fait demi-tour, un pied sur la marche, prêt à s'évaporer, à retourner à ses pinceaux, à sa nature morte, à son monde sans

bruit, sans cris, sans vie. C'est à ce moment précis que Jean débarque, rasé de frais, gilet jaune sur le dos, l'uniforme du pauvre, la marque du travailleur désabusé, du type qui a renoncé, qui a accepté, qui a plié. Il bloque la fuite d'Yvon, ce sont deux ombres qui n'ont jamais su se parler. « Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est quoi ce bordel, on vous entend jusque sur Mars ! » Il voudrait descendre, Yvon voudrait monter, ils dansent dans l'escalier une rumba maladroite, deux pantins désarticulés. Jean, il a pris l'habitude du gilet jaune, comme d'un gilet de sauvetage, comme d'une armure contre la misère, contre la honte. Il pourrait le plier, le ranger dans une poche de son pantalon de travail, l'enfiler plus tard, au boulot, mais il s'y est habitué. C'est son identité, son uniforme, sa marque de fabrique. Il ne se demande pas comment il en est arrivé là, comment la vie est devenue cette suite de jours identiques, de matins pâles, de soirs sans perspective. Il ne se demande pas où est passée la passion, l'envie. Il ne trouverait pas la réponse. Il ne cherche plus. Il a tort.

Cloé se précipite, « Papa ! » Elle cherche un refuge, une protection, tandis que Jean attrape Yvon par les épaules, le dégage, l'écarte, passe, descend au pied de l'escalier, près de sa fille, demande : « Quoi, papa ? » Cloé est au bord des larmes, Jean n'aime pas ça, quand elle chiale. « Pleure pas bon sang ! » Je retiendrais mon souffle, si j'en avais un. Dans la cuisine, Josepha et Louis sont nez à nez, plus un mot, le silence. Le calme avant la tempête, l'attente du

drame, un sursis suspendu comme une goutte au bout d'une robinet qui fuit. Cloé renifle, se retient de fondre en larmes, Jean demande : « Tu sais ce qui se passe, toi ? » Mais elle ne peut plus parler, la gorge nouée, elle désigne la cuisine d'un geste du menton, elle montre Josepha et Louis, elle ne trouve pas les mots, elle ne trouve plus rien. Moi, son mutisme, il me fout la trouille. Je préfère les cris, les insultes, les portes qui claquent, les assiettes qui volent, les mots qui éclaboussent jusqu'à mes carreaux. Le silence, c'est la fin, c'est l'abandon, c'est le moment où les mots ne servent plus à rien, où seuls les corps peuvent parler, où seule la violence peut dire ce qui reste à dire.

Jean, fidèle à lui-même, choisit la fuite, plante Cloé, Yvon, sa femme, son beau-père. « Bon, ben j'y vais, je suis déjà à la bourre... » Il se défile, il déserte, il quitte la scène, il laisse aux autres le soin de ramasser les morceaux et de saluer avant que le rideau tombe. « À ce soir... » Il sort, il referme la porte derrière lui, il disparaît, il ne reviendra plus, pas avant que tout soit fini, pas avant que tout soit cassé, pas avant qu'il ne reste plus rien à sauver. La porte refermée fait vibrer tout le couloir. Yvon profite de la brèche, il s'éclipse, il grimpe quatre à quatre les marches, des ailes lui ont poussé, il regagne sa chambre, son atelier, il s'assoit sur son lit, il respire l'odeur de térébenthine, il guette, prie pour que tous quittent enfin le navire à la dérive, il trépigne de pouvoir se perdre dans une vidéo porno, de venir

dans mon cabinet s'astiquer, de retrouver son seul refuge, son seul plaisir, la veuve Poignet. Il n'est bon qu'à ça, Yvon, il n'a jamais été bon qu'à ça. Sa chambre se referme sur lui comme un couvercle. Sur le champ de bataille, il ne reste plus que Cloé, Josepha et Louis. Cloé, la petite dernière, l'intello, la seule à assister au dénouement, la seule à voir, à comprendre, à sentir que rien ne sera plus jamais comme avant. Louis, en équilibre sur sa prothèse, s'appuie, prend son élan, lève le bras, et d'un geste sec, il envoie, main ouverte, une gifle en plein visage de sa fille. Josepha ne bronche pas, elle ne crie pas, elle ne pleure pas. Elle reçoit l'affront comme une offrande, comme un dû, comme la conclusion logique de toutes ces années de non-dits. Un filet de sang coule de sa narine sur sa lèvre, elle passe la langue, elle goûte, elle s'en délecte. D'une voix blanche, sans émotion, elle lance à Cloé : « Monte dans ta chambre, va te préparer pour le collège », puis elle s'effondre sur une chaise, elle tombe comme un 11 septembre, comme une tour jumelle, elle s'écroule. Louis recule, il redoute la riposte, le retour de bâton, mais rien ne vient. Cloé murmure « Maman... », une supplique, un appel au secours. « Monte, je te dis. » La voix soudain raffermie de Josepha claque, sèche, irrévocable. Cloé obéit, elle monte l'escalier, libellule, sauterelle, papillon, éphémère, elle disparaît, elle s'efface, les marches grincent sous ses pas, comme si la maison voulait la retenir, la garder un peu enfant. Louis en profite pour s'évader, il claudique dans le couloir, il vient jusqu'à moi, il entre, il ferme la porte, il s'assoit,

il sue, il tremble, il se prend la tête dans les mains. C'est fini, l'orage est passé, il ne reste plus qu'à mesurer les dégâts. Il se trompe. Rien n'est jamais fini. Rien ne se termine jamais vraiment. Dans l'apaisement trompeur d'une paix foireuse, on entend le souffle court de Louis, le goutte-à-goutte du robinet de la cuisine, régulier, obstiné, un métronome d'angoisse. Chaque goutte qui tombe dans l'évier éclate en écho dans la maison, rythme la fausse paix, la cadence du mensonge.

Ce n'est qu'une pause, un entre-deux, un répit avant la prochaine vague. Je suis prêt. Je suis toujours prêt. Enfin, je le pensais. Ce matin pourtant, j'ai senti quelque chose de différent. Une odeur de fin du monde, un courant d'air froid, la promesse d'une fissure.

ÉPILOGUE

La porte s'ouvre à la volée. Un souffle glacé s'engouffre dans mon cabinet, fait frissonner Louis, qui relève la tête d'un coup sec, les mains jointes sur les genoux, posture de pénitent ou de condamné priant le dieu des éclopés, des vaincus, des salauds. Le couloir s'étire derrière la silhouette dressée dans l'encadrement, gouffre sans fond, abîme d'années perdues. Josepha. Droite, raide, les mains derrière le dos, menton haut, regard impénétrable. Sergent-instructeur d'une armée d'épouvantails. Louis balbutie, voix éteinte : « Je... Je suis désolé, Josepha... » Il n'ose pas la regarder, ses mots tombent, s'écrasent à ses pieds, souillés, inutiles. Josepha ne bouge pas, ne répond pas, laisse couler ses paroles, eau contaminée, les piétine d'une oreille, les enfouit six pieds sous terre de l'autre. Silence de pierre, de marbre, de tombe. Louis devrait se lever, la prendre dans ses bras, supplier, expier les horreurs, les gestes des nuits d'enfance, les mots murmurés dans l'ombre, quand elle était gamine. Mais non. Il reste là, vautré sur moi, le dos raidi, traversé d'un frisson mauvais. Il s'impatiente, il s'agace, il s'enrage. Qu'est-ce qu'elle lui veut, à la fin ? Il est le père, il n'a rien à se reprocher. C'est elle qui lui doit respect, gratitude, amour. La gifle, c'était justice. Elle n'avait qu'à se taire, qu'à obéir. De sa voix plus dure, la plus sèche, il râle : « Laisse-moi tranquille. Depuis quand vient-on emmerder les gens jusque dans les

chiottes ? » Les *gens*... Voilà ce qu'il est pour elle. Un inconnu, un parasite, une saloperie de rien du tout. Josepha ne bronche pas, les mains toujours derrière le dos, le regard planté dans le sien, inébranlable, glacée. Louis sent la rage monter, la honte aussi, ce mélange de haine et de peur, de dégoût de soi, d'envie d'en finir. Il ricane, rictus tordu, bouche déformée, il veut faire mal, il veut la détruire, la réduire à rien. Il siffle : « T'étais pas si farouche quand je venais dans ta chambre, t'aimais même ça, hein, avoue. Lucette elle savait, c'est pour ça que t'as rien dit, que t'as tout gardé pour toi, parce que t'étais une vicieuse. Moi, je t'ai fait passer le goût du vice, tu devrais me remercier... Ouais, tu devrais. » Il éclate d'un rire gras, grailonneux, qui enfle, qui secoue son corps. Josepha ne bouge pas, ne laisse rien transparaître. Elle est ailleurs, morte à l'intérieur. Je suis pétrifié, glacé par l'abjection de Louis, et inquiet pour la suite. Comment ces deux-là pourraient vivre ensemble, me partager ? Josepha hoche la tête, comme si elle acquiesçait, comme si elle pardonnait au passé, une bonne fois pour toutes. Il y a un bruit à l'étage, des pas, Cloé qui descend, habillée pour le collège, sac sur le dos. Louis ferme les yeux, pense que Josepha va partir, le laisser, pense avoir gagné, pense être le grand maître du jeu. Quand soudain, une douleur fulgurante, une explosion dans mon réservoir, une onde de choc, je me vide, je suffoque. Louis écarquille les yeux, la surprise, la stupeur, la douleur. Une flèche, plantée à hauteur du sternum, a traversé mon réservoir. Louis l'agrippe, il tire, il veut

l'enlever, mais l'éperon s'est bloqué, il ne peut pas, il est prisonnier, il est condamné. Un filet d'écume rouge suinte à ses lèvres, il ouvre la bouche, aucun son, à peine un râle. Mon réservoir se vide, l'eau inonde le sol, se mêle au sang, à la vie qui fuit. Au ralenti Louis s'affale, son buste penche en avant, retenu par la flèche. Louis s'éteint, un dernier hoquet, un dernier soubresaut, il pèse de tout son poids sur moi. C'est fini. Dans l'encadrement de la porte de mon cabinet, Josepha, immobile, un fusil-harpon à la main, le sandow qui pendouille, elle observe la scène. Je jurerais qu'elle sourit, un sourire de délivrance, de victoire, de fin du cauchemar. « Maman, je suis prête. » Cloé, à l'autre bout du couloir, sac à dos, voix claire, innocente, étrangère à la tragédie qui vient de se jouer. « Va dans la voiture, ma chérie, j'arrive dans une minute. » La voix de Josepha, calme, posée, comme si de rien n'était. Cloé obéit. Josepha fait deux pas, dépose le fusil-harpon sur les cuisses de son père, indifférente à l'inondation qui s'étend jusque dans le couloir. Elle se détourne, sort, referme la porte derrière elle, sans un regard, sans un mot, sans un regret.

Noir.